

# kulturissimo

N° 156 - 9 mars 2017

Mensuel culturel et socio-politique  
Paraît le deuxième jeudi du mois

## Apocalypse Now?



\* **Accent aigu:**

Trumpokalypse Now! Die Fabrikation des Feindes; Apocalypse ... depuis quand? Des systèmes mafieux; Financiarisation, centres décisionnels extra-parlementaires ... Crise de la „démocratie libérale“; „Like a Bull in a China Shop“. Sandkastenspieler als Weltenlenker; Chroniques parisiennes. Décomposition du politique; Reflections on/against the Present. Prison-world  
Langue et identité. L'écrivaine entre les maux des tabous et les mots de la raison (I)

\* **Littératures:**

\* **Musiques**

Die Pianistin Françoise Tonteling im Gespräch. „Wir erlauben es unseren Hörern, die Musik einfach zu genießen“; Ruhender Pol in turbulenten Zeiten. Béla Bartóks Einakter „Herzog Blaubarts Burg“

\* **Ici et ailleurs:**

Brief aus Wien. Herr Doktor, bitte!; Der Bürger, der was vermisst. Geist; Kapitalistisches Wirtschaftsmod. Am Ende oder nur Sand im Getriebe?; Letter from England. Britain's children; In the air. An American Dream; Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Ame; Gramma apo tin Ellada. Der Koloss von Zawerda; Billet de Crète. Un projet désastreux pour la Crète; Libanon Reisebericht (3). Beirut, Stadt der Düfte

\* **A propos:**

Hausemers Kulturreisen (93). Kirgistan. Eine Stadt namens Kochlöffel

\* **Retour sur image:**

May visits Trump. By Gado

Mensuel culturel et socio-politique - n° 156 -  
9 mars 2017

### Dans cette édition:

#### La pensée du mois:

„This is the end, beautiful friend/This is the end,  
my only friend, the end“ (The Doors)

#### p. 2: Editorial (Alvin Sold)

#### Accent aigu:

page 3: Trumpokalyse Now! Die Fabrikation des Feindes (Jim Schumann)

pages 4-5: Apocalypse ... depuis quand? Des systèmes mafieux (Michel Decker)

pages 6-8: Financiarisation, centres décisionnels extra-parlementaires ... Crise de la „démocratie libérale“ (Robert Mertz)

pages 9-11: „Like a Bull in a China Shop“. Sandkastenspieler als Weltenlenker (Carlo Kass)

page 12: Chroniques parisiennes. Décomposition du politique (Clotilde Escalle)

page 13: Reflections on/against the Present. Prison-world (Fabienne Collignon)

#### Littératures:

pages 14-15: Langue et identité. L'écrivaine entre les maux des ta-  
bous et les mots de la raison (I) (Aïcha Bouabaci)

#### Musiques:

pages 16-17: Die Pianistin Françoise Tonteling im Gespräch. „Wir  
erlauben es unseren Hörern, die Musik einfach zu genießen“  
(Alain Steffen)

page 18: Ruhender Pol in turbulenten Zeiten. Béla Bartóks Einak-  
ter „Herzog Blaubarts Burg“ (Martin Möller)

#### Ici et ailleurs:

page 19: Brief aus Wien. Herr Doktor, bitte! (Michèle Thoma)

pages 20-21: Der Bürger, der was vermisst. Geist (Frank Bertemes)

pages 22-23: Kapitalistisches Wirtschaftsmodell. Am Ende oder nur  
Sand im Getriebe? (Jim Schumann)

page 24: Letter from England. Britain's children (Diana White)

page 25: In the air. An American Dream (Ariel Wagner)

page 26: Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Ame  
(Paul Hemmer)

page 27: Gramma apo tin Ellada. Der Koloss von Zaverda (Linda  
Graf)

pages 28, 29: Billet de Crète. Un projet désastreux pour la Crète  
(Iraklis Galanakis)

page 30: Libanon Reisebericht (3). Beirut, Stadt der Düfte (Linda  
Graf)

#### A propos:

page 31: Hausemers Kulturreisen (93). Kirgistan. Eine  
Stadt namens Kochlöffel (Georges Hausemer)

#### Retour sur image:

page 32: May visits Trump. By Gado

#### Impressum:

Editeur: Editpress, Luxembourg, S.A.

Coordination générale: Alvin Sold;

Coordination technique: Julien Primout

Coordination extérieure: Ian De Toffoli,

Luc Belling, Ariel Wagner

Toute correspondance est à adresser exclusivement à

kulturissimo@editpress.lu

Supplément du Tageblatt du 9 mars 2017

Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>

Prochain numéro: le 13 avril 2017 -

Clôture réd.: 20 mars 2017

## De la polycrise apocalyptique

L'Empire occidental, né des cendres de la Deuxième Guerre mondiale, est en polycrise chronique depuis longtemps. Quand donc les choses ont-elles commencé à tourner mal? Depuis l'effondrement de l'Union soviétique, qui a permis la globalisation de l'économie financiarisée?

### Faisons d'abord le constat

Grand malaise général dans la plupart des démocraties. Des centaines de millions de gens qui ont l'impression de vivre mal, ou pas assez bien. Rejet des élites politiques, économiques, techniques, administratives, incapables d'expliquer leur démarche et trop souvent prises en flagrant délit de mensonge. Malaise devant les interventions militaires dans des pays lointains qui déclenchent des flux de migration, peur du terrorisme. Désillusion, désespoir; absence de perspectives réjouissantes ou simplement encourageantes. On vitote et on consomme si l'argent ne manque pas. Mais où donc est passé le bonheur?

Vous l'aurez, le bonheur, j'arrive, laissez-moi faire, clament les hérauts du populisme nationaliste moderne, les Farage, Wilders, Orban, Kaczynski, Blocher, Grillo, Petry, Le Pen et autres Trump.

Ah! Trump! L'Empereur Donald Trump. Non, n'allez pas penser à Caligula ni à Néron. A chaque époque ses personnages. La nôtre, celle de l'élection libre dans des pays libres, si elle produit de dangereux tribuns, c'est que d'autres ont fauté quand ils étaient aux manettes. Les catastrophes politiques sont l'aboutissement naturel des erreurs accumulées par des dirigeants incapables de développer le bien commun. Dommage qu'on ne puisse pas les citer immédiatement devant le Tribunal de l'Histoire. Accusés Bush, Clinton, Blair, Obama, Sarkozy, Hollande, Merkel, Schäuble, levez-vous! Vous avez détruit la confiance que les citoyens doivent avoir en leurs chefs et dans les institutions; vous aviez toujours un agenda caché, les dégâts politiques sont incommensurables.

Polycrise occidentale donc. Polycrise aux Etats-Unis d'Amérique, polycrise de l'Union européenne. Les USA ont-ils entraîné l'Europe dans leur décadence manifeste, qui n'est plus occultée que par la puissance de leurs armes?

Trop facile. En fait, l'Europe, les dirigeants européens depuis 1945, à l'exception de Churchill et de de Gaulle, se sont contentés d'arrimer le Vieux Continent à la dynamique Amérique. Avec, pour résultat, la protection militaire certes, mais également l'asservissement culturel, politique, économique. Ça se paie maintenant, la commodité d'antan.

Ça se paie au prix fort. Face à ces USA „nouveaux“, dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence, les Européens découvrent maintenant combien petite est devenue leur marge de manoeuvre. Ils sont contraints d'attendre les décisions de l'Empereur sans pouvoir les influencer. Va-t-il s'arranger avec les Chinois et/ou avec les Russes pour jeter les bases des nouvelles zones d'influence stratégiques, commerciales, culturelles? Ou ira-t-il, dans sa logique d'America First, jusqu'au bout des conflits? En montrant son Big Stick? Serons-nous des soumis, resterons-nous des captifs de la société Coca-Cola?

Tout n'est peut-être pas perdu si l'Europe, rêvons un peu, l'Europe repensée et relancée par des Macron et Schulz (et beaucoup d'autres nouveaux) se donnait une vision et des objectifs répondant aux aspirations profondes des Européens: liberté, paix, progrès social, respect des cultures.

Alvin Sold

Trumpokalypse Now!

# Die Fabrikation des Feindes

Jim Schumann

Von den USA bis Europa sehen wir ein hohes Maß an öffentlichem Rassismus und Fremdenfeindlichkeit. Die schiere Brutalität ist allgegenwärtig. Das Schlimmste aber an der Gegenwart – und das spüren Millionen von Menschen – ist der Schwung in Richtung eines großen Knalls. Man kann sich unmöglich vorstellen, dass alles zu einem langweiligen Stillstand abklingt. Und das wird es wohl auch nicht!

## Der Wille des Führers

Orban, Kaczynski, Fico, Erdogan, Trump: Das ist eine unvollständige Liste derer, die bereits eine Herrschaft errichtet haben – oder kurz davor stehen, es zu schaffen – die ihre einzige Grundlage und Legitimation im Willen des Herrschers hat. Und immer schneller wächst die Zahl jener, die begeistert diese dreiste und schamlose Unverschämtheit beobachten, dabei voller Bewunderung sind und den Drang verspüren, diesen Beispielen zu folgen. Genauso schnell, und vielleicht noch schneller, wachsen leider die öffentliche Zustimmung und das Interesse für diese Politiker und ihre willigen Nacheiferer – und daher für das Prinzip „Ein Volk, ein Reich, ein Führer“, das Hitler 1935 in Nürnberg formulierte und prompt umsetzte. Was bis vor kurzem ein Angebotsmarkt an autokratischen Möchtegern-Führern war, ist schnell und bislang unaufhaltsam zum Nachfragemarkt geworden. Trump wurde US-Präsident, weil er den Amerikanern deutlich machte, dass er ein solcher Führer sein wird, und weil die Amerikaner diese Art von Führer wollten.



©Bundesarchiv Photo 102-14683 Berlin-Grünwald Stadion HJ-Aufmarsch

Ein solcher Führer benötigt nichts als die spontane, freiwillige oder aufgezwungene öffentliche Zustimmung zu seinem Handeln. Seine Entscheidungen unterliegen keinen anderen Beschränkungen. Er kommt dem Absoluten nahe: Wie Gott in seiner Erwiderung auf die Infragestellung durch Hiob, weigert er sich, seine Entscheidungen zu erklären und bestreitet jedes anderen Recht, eine Erklärung einzufordern und zu erwarten. Der Entschluss des Führers erfordert nur eine Erklärung, nur diese schuldet er den Betroffenen und nur sie wird ihnen zuteil: Das ist der Wille des Führers.

## „Hinter der Trommel her trotten die Kälber...

... Das Fell für die Trommel liefern sie selber“ (Bertold Brecht – „Kälbermarsch“ – 1943).

Nach dreißig bis vierzig Jahren ungeteilter und nicht ernsthaft herausgeforderter Hegemonie der neoliberalen Philosophie in den USA, als einem Land großer Erwartungen, war der Wahlsieg Trumps praktisch vorherbestimmt. Unter diesen Umständen spielten Trumps Fehler und Deformationen, nach denen die Meinungsmacher so begierig suchten, die sie konstruierten und so heiß debattierten, allenfalls die Rolle des Sahnehäubchens auf einem durchgebackenen Kuchen.

Diese weit über die USA hinausreichenden Umstände bieten eine große Gelegenheit für die selbst ernannten Träger großer Erwartungen und Bezwingen großer Frustrationen, für die Demagogen und Prediger jeglicher Couleur, kurz: für Zeitgenossen, die sich selbst zu starken Männern und Frauen erklären und deren Stärke nach ihrer Fähigkeit bemessen wird, die Spielregeln des Establishments zu brechen.

In einer kürzlich veröffentlichten Studie („Populism and the return of the paranoid style“) wollen zwei US-Wirtschaftswissenschaftler, Rafael Di Tella und Julio Rotemberg, festgestellt haben, dass wir es nicht mögen verraten zu werden. Auf politischer Ebene, kann der Verrat darin bestehen, dass die Gewählten zuerst im Eigeninteresse handeln und die Interessen der Wähler ignorieren. Nur, um Verrat zu begehen, bedarf es schon einiges an Kompetenz. Haben die Wähler Vertrauen in ihre Kandidaten, sprechen sie sich für den Kompetentesten aus. Fehlt den Wählern aber dieses Vertrauen, geben sie ihre Stimme dem inkompetentesten Kandidaten, weil er sie

wahrscheinlich nicht betrügen wird... aus Mangel an Kompetenz. Mit anderen Worten: Trump wurde gewählt, nicht TROTZ seiner Inkompetenz, sondern WEGEN seiner Inkompetenz. Auch wenn die Studie vom methodologischen Ansatz her auf relativ schwachen Füßen steht, so verweist sie dennoch auf eine interessante Dimension in der Einschätzung der rezenten Wahlergebnisse bzw. der gewählten Kandidaten: Es könnte sehr wohl sein, dass der Populismusauftrieb weniger den Eintritt in ein postfaktisches Zeitalter einläutet, als vielmehr das Ende des Vertrauens in die Politik, in die politischen Institutionen, ins Establishment.

## Das Establishment ist der Feind

Kurz vor seinem Tod zog Umberto Eco in dem brillanten Essay „Die Fabrikation des Feindes“ folgende Schlussfolgerung aus seinen zahlreichen Studien: „Einen Feind zu haben, ist nicht nur wichtig, um die eigene Identität zu definieren, sondern auch, um sich ein Hindernis aufzubauen, an dem man das eigene Wertesystem beweisen kann“. Wir brauchen einen Feind, um zu wissen, wer wir sind und wer wir nicht sind; das zu wissen, ist unverzichtbar für unsere Selbstakzeptanz und Selbstachtung. Und er fügte hinzu: „Deshalb muss man, wenn man keinen Feind hat, sich einen fabrizieren... Die Feinde sind anders als wir und richten ihr Verhalten nach Sitten und Bräuchen, die nicht die unseren sind. Ein andersartiger par excellence ist der Fremde, der Ausländer“.

Als „Ausländer“ ist der Ausländer kein Problem, d.h. so lange er im Ausland bleibt. Darum suchen wir uns einen „Ausländer“, einen Feind, der dem Zuhause näher ist und sich innerhalb der Tore unseres Hoheitsgebietes aufhält. Ein Feind, der gesehen und berührt werden kann, ist aus vielen Gründen zweckmäßiger. Schon im Mittelalter füllten in den christlichen Staaten Häretiker, Sarazenen und Juden die Funktion des Feindes perfekt aus. Sie alle lebten innerhalb der weltlichen und kirchlichen Herrschaftsgebiete.

Heute, in einer Ära, die die Exklusion der Inklusion vorzieht, werden Feindbestimmungen noch einfacher. Die populärste Feindwahl ist derzeit das Establishment und die starken Männer und Frauen, die bereit stehen, es auf die Müllhalde zu befördern, sind die Führer zu einem Neuanfang – Trump, Orban, Le Pen...



Apocalypse ... depuis quand?

## Des systèmes mafieux

**Michel Decker**

Depuis un certain temps, nous avons un problème systémique grave, dans lequel M. Trump a peut-être sa part de responsabilité. Mais pas en tant que président fraîchement élu, tout au plus en tant que milliardaire, un parmi tant d'autres. Leur nombre est d'ailleurs en croissance permanente. En effet, selon les dernières études de l'ONG Oxfam, en ce moment, les huit personnes les plus riches du monde possèdent autant que la moitié de la population la plus pauvre du globe, c. à d. 3,5 milliards de personnes.

Ceci est sans doute lié au fait que, rien que dans la zone de l'Union européenne, le montant des taxes non payées s'élèverait, par an, à environ 1000 milliards d'euros. Et par Jean Ziegler et la FAO, nous savons que, toutes les six secondes, un enfant meurt de faim sur cette terre, ce qui fait par an plus de 5 millions d'enfants morts de façon aussi révoltante. Il doit donc y avoir un problème systémique, car, en plus, l'évolution progresse dans le mauvais sens, indépendamment de M. Trump.

Peut-on parler d'un système criminel dont l'objectif est d'accumuler richesses et pouvoir, par la force, et sans bornes? Par la force, oui, car les enfants ne meurent pas de faim par leur libre choix. Et oui, dans des zones souvent grises de la légalité, en attendant de faire voter des cadres réglementaires qui légalisent les crimes du système. Parmi ces cadres réglementaires du système, on peut citer les fameux accords dits de libre échange, comme les CETA, TTIP, TiSA et tant d'autres dont on ne parle pas. Devons-nous remercier les politiciens qui les approuvent? Ceux qui vont dire dans quelques années qu'ils n'étaient pas au courant! Qu'ils ne pouvaient pas prévoir! Combien de fois avons-nous entendu ces paroles banales des responsables des désastres de l'histoire de l'humanité? En février 2017, ce n'est que le député Claude Turmes qui a voté contre le CETA au Parlement européen; les autres cinq députés luxembourgeois ont donc voté pour.

### Peut-on parler de systèmes mafieux?

Afin d'y voir plus clair, nous voulons, examiner de plus près le concept de mafia et de système mafieux. Spontanément, nous associons le mot mafia avec l'Italie. Et un Ita-

lien qui nous est antipathique devient rapidement un mafioso. Pour bien démontrer notre compétence en la matière, nous arrivons à égrener les noms des organisations mafieuses les plus connues, parmi lesquelles la Cosa Nostra, la 'Ndrangheta, la Camorra. Les plus grands spécialistes arrivent même à situer chaque groupe géographiquement, tel groupe en Calabre, l'autre en Sicile, etc. Et souvent, la discussion divague à partir de ce moment-là. C'est pourquoi il semble intéressant de chercher les définitions les plus courantes pour sortir de cette isolation italienne. Ainsi, Wikipedia nous renseigne qu'une mafia est une organisation criminelle dont les activités sont soumises à une direction collégiale occulte et qui repose sur une stratégie d'infiltration de la société civile et des institutions. On parle également de système mafieux. Les membres sont appelés „mafieux“ ou „mafiosi“. Un système mafieux est en général défini par six caractéristiques, brièvement énumérées ci-après. 1. Une structure qui suppose un engagement réciproque de ses membres et un certain nombre de règles internes. 2. La violence qui est à la fois utilisée pour accéder à des richesses et pour protéger l'organisation par l'intimidation. 3. Un rôle social, par lequel les mafieux cherchent à avoir des rôles importants dans des activités de médiation sur le plan politi-

que, social ou économique, en particulier pour la jonction entre la sphère légale et illégale. 4. Un ancrage territorial par lequel, tout en ayant des activités internationales, les mafias cherchent à garder des liens sur leurs territoires d'origine. 5. La coexistence entre les activités légales et illégales entre l'ensemble des ressources de l'organisation. 6. Le lien avec les classes politiques et les institutions, soit à l'échelle régionale, soit à l'échelle nationale. Grâce à cette interprétation, elle arrive à accéder à certaines ressources, dont des marchés publics. Elle arrive dans certains cas à agir en toute impunité judiciaire parce qu'elle monnaie son soutien à la classe politique à travers l'influence qu'elle exerce sur la société.

### Débiles?

Les définitions comme la précédente ont comme particularité qu'elles ne correspondent pas toujours à cent pourcent à des phénomènes similaires postérieurs. Il y a en effet beaucoup de systèmes qui remplissent la plupart des six caractéristiques servant à définir un système mafieux, mais peut-être pas tous. Ne peut-on alors pas parler de systèmes mafieux? Compte tenu de l'établissement d'une classe de super riches dans le monde, tel qu'indiqué en introduc-



Le football entre les mains d'une mafia ? (CNN.com)



Le club des Cassandre (édition Racine)

tion du texte, et qui se place de plus en plus au-dessus de la société normale, faut-il attribuer ce phénomène à une loi de la nature ou à des agissements de systèmes mafieux? Des sociétés démocratiques peuvent-elles tolérer de telles évolutions qui vont carrément à l'encontre du bien de la majorité? Non. Mais si le phénomène se passe quand même, quelle en est la raison? Serions-nous gouvernés donc par des naïfs ou des débiles? Comme p. ex. la chancelière allemande qui ces jours-ci a affirmé devant son parlement qu'elle n'était absolument pas au courant que les services secrets allemands espionnaient plein de monde en Europe pour le compte des Etats-Unis. Tout comme l'ancien premier ministre luxembourgeois n'était pas au courant des implications des services secrets luxembourgeois dans la série d'attentats terroristes dans les années 1984-86, ce que le peuple n'a pas voulu croire et l'a manifesté lors des élections législatives de 2013.

## Exemples

Ainsi est-il permis de penser que des organisations comme les fédérations internationales de football, la FIFA et l'UEFA, res-

semblent fortement à des systèmes mafieux. Et l'IOC, le comité olympique peut-être aussi? Et les cartels des grandes sociétés pétrolières, anciennement connues sous le nom des Sept Sœurs qui ont conclu déjà en 1928 un pacte secret au Venezuela, agissent-elles comme un système mafieux? Et les grandes multinationales énergétiques, notamment celles qui gèrent les centrales nucléaires, se seraient-elles inspirées auprès de la mafia pour extorquer un maximum d'argent des citoyens, en leur promettant une protection des dangers, créés par eux-mêmes, souvent contre l'avis des populations? Et les plus grosses banques qui se rencontrent en secret pour arranger les paramètres du monde financier? Et toutes les opérations de privatisations de biens publics, sous la pression des institutions européennes ou du Fonds monétaire international, sachant bien que les privatisations servent en général à enrichir quelques-uns au détriment de la grande majorité des citoyens? Sans mentionner les grandes églises, dont le succès sur le long terme est indéniable: peut-être ont-elles recours aussi à des structures qui supposent un engagement réciproque, recours à la violence et à l'intimidation, au rôle social, à l'ancrage territorial, à la coexistence entre activités légales et illégales et à des liens avec les classes politiques et les institutions? Si vous doutez des soupçons avancés ci-devant, nous vous recommandons de lire le livre tout chaud (février 2017) d'Alain Deneault, philosophe: De quoi Total est-elle la somme.

Multinationales et perversion du droit. L'auteur y fait une recherche méticuleuse et salutaire sur la manière dont le droit et la complicité des Etats ont permis à une firme de: „comploter sur la fixation des cours du pétrole ou le partage des marchés, de coloniser l'Afrique à des fins d'exploitation, de collaborer avec des régimes politiques officiellement racistes, de corrompre des dictateurs et représentants politiques, de conquérir des territoires à la faveur d'inter-

ventions militaires, de délocaliser des actifs dans des paradis fiscaux ainsi que des infrastructures dans des zones franches, de pressurer des régimes oligarchiques surendettant leurs peuples, de polluer de vastes territoires au point de menacer la santé publique, de vassaliser des régimes politiques en théorie pourtant souverains, de nier des assertions de façon à épuiser des adversaires judiciaires, d'asservir des populations ou de régir des processus de consultation.“ Cela représente une liste d'actions sidérantes que l'ordre politique, actuel ou récent, a permis à une multinationale de mener en toute impunité, indépendamment des textes législatifs et des institutions judiciaires, ou grâce à eux, souligne l'auteur. La cerise sur le gâteau est pourtant le complexe militaro-industriel, actuellement déchaîné, dont le président Eisenhower avait déjà mis en garde en 1961 lors de son discours d'adieu.

## Cassandra?

Citons encore pour terminer l'excellent livre du juge d'instruction en matière financière belge, Michel Claise: Essai sur la criminalité financière (nov. 2015). Il dit: „Comme avec Cassandra, il en est de ceux qui dénoncent l'explosion de la criminalité financière dans le monde et se battent contre ce phénomène, qui détruit les démocraties: on ne les croit pas! Pourtant, les chiffres sont là: les entreprises pirates se sont introduites dans les économies saines, l'argent sale circule sans difficulté, la corruption gangrène les Etats, la cybercriminalité bouleverse les comportements, les organisations criminelles développent leurs activités par une ingénierie sans cesse en développement et par le recours à la violence. Le tout sur fond de crise financière, dont les conséquences renforcent la puissance des mafias, et de menaces terroristes tout aussi déstabilisantes. Alors que les institutions internationales ne cessent de marteler l'urgence d'une prise de conscience du phénomène et du combat qu'il nécessite, au niveau national, les gouvernements paraissent en ignorer les messages.“

Nous avons le choix entre, soit croire, avec le professeur Eric David de l'ULB, qu'il faut juger les multinationales pour droits humains bafoués, ressources naturelles pillées et pour impunité organisée (voir son livre: Juger les multinationales, paru au GRIP 2015), soit fantasmer sur la Cosa Nostra ou sur la Camorra, en oubliant à quel point les systèmes mafieux nous forment notre quotidien. A nous de comparer, sur base des quelques critères de systèmes mafieux fournis ci avant, si nous arrivons à dénicher des systèmes similaires dans notre voisinage national. Le nouveau président américain, sur lequel tout le monde semble devoir s'acharner, a bien profité du système en place. Il ne l'a cependant pas inventé.



Financiarisation, centres décisionnels extra-parlementaires...

## Crise de la „démocratie libérale“

**Robert Mertzig**

Le renforcement des tendances autoritaires dans les sociétés capitalistes avancées constitue assurément l'un des faits politiques majeurs de notre temps. C'est est une donnée centrale de la situation politique nationale, européenne et mondiale. L'actuelle poussée d'autoritarisme renvoie moins à des facteurs strictement conjoncturels qu'à une transformation durable des formes politiques de la domination bourgeoise.

Les centres du pouvoir capitaliste ne parvenant pas, par les moyens ordinaires de la démocratie parlementaire, à surmonter les contradictions du capitalisme dans sa configuration néolibérale, une période s'est ouverte de régression structurelle des droits démocratiques et sociaux conquis par le mouvement ouvrier au XXe siècle.

Le capitalisme n'a jamais été démocratique en lui-même, même au sens - tronqué et hypocrite - de la démocratie libérale ou parlementaire. Rien dans ses structures fondamentales n'impose l'existence d'un gouvernement représentatif, du suffrage universel, des libertés civiques, et encore moins de droits sociaux limitant un tant soit peu l'exploitation, sans même parler d'une démocratie conçue selon son étymologie comme pouvoir populaire.

Au contraire, le capitalisme n'a jamais cessé d'être profondément autoritaire et anti-démocratique. Ce qui a pu varier au cours de son histoire, ce ne fut jamais la

présence ou non de l'arbitraire et de la violence - logés au cœur même du mode de production capitaliste sous la forme de ce que Marx nommait le „despotisme d'usine“, ou plus largement de la subordination des travailleurs aux propriétaires capitalistes -, mais le degré d'arbitraire du Capital et le niveau de violence de l'État capitaliste vis-à-vis des salariés mais aussi des petits paysans, dont on sait avec quelle brutalité ils furent (et sont) expropriés. Qu'on (re)lise les pages consacrées à l'accumulation primitive dans le livre 1 du Capital. On ne saurait donc craindre que le capitalisme devienne autoritaire, car il l'a toujours été. Mieux, le capitalisme porte en lui l'autoritarisme - sous des formes variées (dictatures militaires, régimes fascistes, bonapartismes, etc.) - comme la nuée porte l'orage.

L'hypothèse formulée par le politiste Colin Crouch, selon laquelle les sociétés capitalistes avancées seraient entrées dans l'ère de la „post-démocratie“, a le défaut de reposer sur une vision largement fétichisée de la période antérieure à l'offensive néolibérale (les si mal nommées „Trente glorieuses“), considérée comme une sorte d'âge d'or démocratique et social. Or, non seulement cette période ne fut qu'une parenthèse dans l'histoire longue du capitalisme, mais qui oserait dire à ceux et celles qui trimaient dans les usines ou sur les chantiers, aux ouvriers agricoles et aux immigrés, aux syndicalistes ouvriers et aux militants anticolonialistes, que dans ces années l'exploitation était plus douce, l'arbitraire patronal moindre et l'État bienveillant à l'égard des

luttons des exploités et des opprimés?

Peut-on affirmer pour autant qu'il n'y a „rien de neuf sous le soleil“? Les structures politiques du capitalisme demeureraient invariablement autoritaires derrière le vernis de la démocratie libérale? Nullement. Mais les transformations de ces structures suivent la pente des rapports de force entre les classes et entre les nations, eux-mêmes évoluant au gré des luttes et de leur issue, mais aussi de la capacité des classes dirigeantes à intégrer politiquement des franges significatives des classes subalternes en construisant ainsi des blocs de pouvoir hégémoniques, mais aussi à mater les résistances des peuples du Sud global.

Plus profondément, la transition que Crouch décrit comme un passage de la démocratie à la „post-démocratie“ devrait donc plutôt être comprise comme l'effet d'une vaste défaite des classes ouvrières et de la plupart des nations opprimées face à l'offensive menée par les bourgeoisies à partir des années 1970, mais aussi - car les rapports de forces ne sont pas strictement conjoncturels - comme un processus de soustraction de fonctions économiques et sociales décisives, la politique monétaire par exemple, à toute forme de contrôle populaire (même indirecte ou déformée par le parlementarisme), contribuant à l'avènement progressif d'un „pur capitalisme“ (selon le titre d'un ouvrage emblématique de l'économiste Michel Husson).

### Quand les bourgeoisies démantèlent la „démocratie bourgeoise“

Cette crise de la démocratie libérale est à l'œuvre depuis de nombreuses années dans l'ensemble des sociétés capitalistes avancées mais aussi dans les puissances dites „émergentes“. Dès les années 1970, la Commission Trilatérale, un des multiples organes de réflexion et de discussion dont dispose la bourgeoisie à l'échelle internationale, s'était emparée à sa façon de cette question de la démocratie.

Dans un rapport publié en 1975, les auteurs - Samuel Huntington (devenu célèbre depuis grâce à la thèse du „choc des civilisations“, qui a légitimé les interventions guerrières dans la dernière période), Michel Crozier (sociologue français apprécié des élites néolibérales) et Joji Watanuki - s'inquiétaient de la „gouvernabilité“ et des „excès“ de la démocratie. Pour y faire face, ils plaidaient en faveur d'institutions politi-



Source: youtube



Un ouvrage à lire d'urgence (Source: hussonnet.fr)

ques placées aussi loin que possible de toute forme de contrôle populaire. Considérés comme volatile et trop peu sensibles aux prétendues „nécessités“ économiques, les peuples et le suffrage universel devaient être enserrés dans la cage d'acier d'institutions dévolues autant que possible à l'accumulation du capital.

Il n'est évidemment pas question ici d'envisager la Trilatérale comme l'auteur d'un complot contre la démocratie et contre les peuples, mais de comprendre que l'agenda de „dé-démocratisation“ mis en œuvre à partir de la fin des années 1970 ne vient pas de nulle part : ajusté à des transformations structurelles, il procède de réflexions intellectuelles au sein des classes dominantes et de décisions politiques et, pour transformer les structures politiques des États capitalistes, il lui a fallu gagner l'adhésion des gouvernements, donc des principales forces politiques. Or, force est de constater qu'aussi bien des forces associées à la gauche qu'à la droite - donc l'„extrême centre“, pour reprendre une formule pointue englo-

bant le centre-droit et le centre-gauche - ont concouru à ce tournant autoritaire.

Deux séries de transformations structurelles ont contribué à la crise de la démocratie libérale, renvoyant en chaque cas à des décisions politiques dont il ne serait pas si compliqué de déterminer les auteurs et les circonstances précises pour chaque pays :

1) La première tient de manière assez évidente dans la mondialisation néolibérale qui, en donnant un pouvoir de plus en plus important à un acteur spécifique, la finance capitaliste, a modifié les rapports de force entre classes dominantes et classes dominées, mais également entre fractions des classes dominantes.

L'une des caractéristiques centrales de la finance déréglementée et globalisée tient dans le fait qu'elle tend à échapper à toute forme de contrôle politique démocratique. Elle est d'ailleurs devenue si puissante qu'elle peut, par la voix d'institutions ventriloques - la Banque centrale européenne, mais aussi le FMI, l'OMC ou la Banque

mondiale, qui constituent autant de centres du pouvoir capitaliste, articulés aux États-nations - imposer très directement les politiques publiques qui lui sont favorables, en particulier en exerçant une forme de chantage à l'investissement ou, comme dans le cas de la Grèce, au financement d'États à la limite de la cessation de paiement. Rien de très neuf à dire vrai : ce type de chantage a toujours constitué l'une des armes principales dans les mains de la classe capitaliste.

Mais on oublie souvent que des acteurs identifiables - en particulier des gouvernements - et des actes précis ont permis de libérer la finance des contraintes qui l'enserraient depuis l'après-guerre, notamment pour instaurer la liberté de circulation pour les capitaux, à l'échelle européenne mais également mondiale, élevant dramatiquement le niveau de concurrence entre travailleurs et entre États, favorisant un dumping social et fiscal sans limites. La crise financière n'a rien changé à l'affaire de ce point de vue car il n'y a pas de demi-mesure : ou l'on s'affronte à la finance capitaliste, autrement dit on s'attaque à ses structures fondamentales (en particulier par la socialisation du système bancaire), ou l'on en viendra nécessairement à se conformer, plus ou moins rapidement, à l'ensemble de ses exigences.

2) La seconde transformation est liée à la précédente, mais dispose d'une autonomie relative et d'une trajectoire historique qui lui est propre : il s'agit des processus d'intégration régionale des économies capitalistes, en particulier le projet le plus avancé qui n'est autre que l'Union européenne (UE).

Depuis les années 1980, l'UE n'a pas été construite simplement comme un libre marché dans lequel doit régner une „concurrence libre et non faussée“. Elle a été bâtie également comme un proto-État - dominé par des instances non-élues (Commission européenne et Banque centrale européenne mais aussi lobbys) - qui ne se substitue pas aux États-nations, du moins pour l'instant, mais s'y articule. À force de délégations de la part des gouvernements nationaux, ce proto-État en est venu à disposer d'une force contraignante, notamment à travers ses cours de justice mais surtout via l'instrument monétaire.

L'exemple grec de la première moitié de l'année 2015 a montré, s'il le fallait encore, qu'au sein de l'UE, un gouvernement élu ne saurait appliquer une politique économique n'ayant pas le soutien des gouvernements des principales puissances européennes (l'Allemagne et secondairement la France), mais aussi de la Commission européenne, de la Banque centrale européenne (BCE) ou encore du Fonds monétaire international (FMI), ces dernières étant organiquement liées (et soumises) au capital financier. Il faut encore se souvenir de la manière dont le vote des populations françaises et néerlandaises contre le traité de

constitution européenne (TCE) en 2005 a été effacé d'un trait de plume via l'imposition par voie parlementaire du traité de Lisbonne, qui ne différait du TCE que par son ordre interne. Ajoutons que lorsque le peuple irlandais a voté contre ce nouveau traité, l'oligarchie européenne l'a contraint à revoter jusqu'à obtenir une réponse plus conforme à ses intérêts.

## Capitalisme et démocratie à l'âge néolibéral

À prendre au sérieux ces deux transformations structurelles, on comprend aisément que la principale menace auxquelles font face les démocraties libérales n'est pas l'„individualisme“ (lui-même étant le produit de l'individualisation concurrentielle sous contrainte patronale et étatique) ou la passivité des populations, comme le postulent nombre d'intellectuels conservateurs (suivant en cela la vision pessimiste que développait déjà un Tocqueville), mais la bourgeoisie elle-même !

Quelle meilleure illustration de cette conception instrumentale de la démocratie que la manière dont l'„extrême centre“ et les institutions politiques – nationales et européennes – se sont assis sur le vote des populations française et néerlandaise en 2005 ?

En d'autres termes, dès lors que la démocratie – même corsetée par la domination capitaliste, limitée par l'ampleur des inégalités et appauvrie par la faiblesse du pluralisme médiatique – devient un obstacle sur la route de l'accumulation, sans même parler d'une réelle menace politique, la bourgeoisie cherchera à s'en passer ou à la contourner. La bourgeoisie n'a jamais craint de se débarrasser de la démocratie libérale – si celle-ci lui semblait incapable d'en finir avec la contestation – et d'user des moyens les plus criminels pour mainte-

nir son pouvoir : que ce soit sous la forme d'une répression féroce (de la Commune de Paris à la révolution égyptienne), de dictatures militaires (comme dans le Chili de Pinochet ou la Grèce des colonels), ou de régimes fascistes (l'Italie et l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, où l'on oublie trop souvent que ce sont les partis de droite, représentants politiques traditionnels des classes dominantes, qui ont livré le pouvoir à des forces fascistes minoritaires électoralement).

Dans la période actuelle, il apparaît de plus en plus évident que le capitalisme n'a nullement un besoin „naturel“ de la démocratie, même sous sa forme strictement parlementaire ; c'est au contraire à une dérive autoritaire que nous assistons presque partout. À pousser le raisonnement, on pourrait même affirmer que le modèle chinois n'est nullement une exception dans le monde capitaliste contemporain, pas davantage qu'un simple renvoi à l'époque de l'accumulation primitive puis de la première révolution industrielle. Le cas chinois pourrait même être „un signe de l'avenir“ ; non pas tant le règne du parti unique, mais le contrôle policier et préventif des populations ainsi que la limitation drastique des libertés politiques et syndicales, d'organisation et d'expression (donc de manifestation).

Seule la trajectoire historique des luttes de classe permet de comprendre ce qui se joue actuellement et, en particulier, de saisir la contre-révolution néolibérale comme une réponse du Capital à la vague de luttes – massives et radicales, sociales et politiques – qui a marqué les années 1970. Le néolibéralisme, conçu comme projet de classe et mis en œuvre à partir des années 1980, a ainsi eu des visées conjointes : la destruction de l'ensemble des droits sociaux et la réduction drastique – notamment par la construction d'institutions politiques aussi éloignées que possible de toute intervention des populations – des libertés poli-

tiques obtenues de haute lutte par le mouvement ouvrier au XXe siècle, mais aussi l'écrasement du moindre espace d'autonomie conquis par les salariés sur leurs lieux de travail.

Une telle offensive exprime essentiellement une crise des États capitalistes tels qu'ils se sont construits aux XIXe et XXe siècles, dans les conditions et sous des formes propres à chaque société. L'enjeu politique actuel, pour les classes dirigeantes, se situe donc au niveau des structures mêmes de ces États à l'âge néolibéral, en l'occurrence dans leur capacité – affaiblie – à assurer conjointement la poursuite de l'accumulation capitaliste, la reproduction harmonieuse des rapports sociaux, la légitimation idéologique de la domination bourgeoise et l'intégration politique de larges segments du salariat. Si les formes traditionnelles de la démocratie libérale sont mises en cause, c'est qu'elles apparaissent de moins en moins fonctionnelles à la bourgeoisie elle-même – par l'intermédiaire de ses représentants politiques, avec lesquels elle entretient des rapports qui ne sont pas de simple reflet – pour continuer à organiser sa domination politique, sans qu'elle soit parvenue à trouver une solution alternative et stable.

Au cours des quinze dernières années, des luttes populaires massives – et parfois d'authentiques soulèvements – ont éclaté dans de nombreux pays (à tel point qu'il serait fastidieux de les énumérer toutes, du monde arabe au Burkina-Faso en passant par la Grèce, l'État espagnol, la Bolivie, l'Argentine, la Turquie, l'Iran, l'Afrique du Sud, etc.). Contrairement à ce que suggère le pessimisme ambiant, prompt à se muer en esprit de défaite, la période actuelle nous livre quantité d'exemples de cette résistance des opprimé(e)s, qui a été capable de soulever une multitude de questions cruciales (inégalités de richesse, dictature de la finance, destruction de l'environnement, etc.).

## Deux notes collatérales

1) Notons que l'expression „démocratie bourgeois“ est éminemment contestable dans la mesure où elle mêle des droits et libertés qui furent effectivement conquis par la bourgeoisie, alors en position de „classe montante“ contestant le pouvoir des classes dominantes traditionnelles, et d'autres qui ont été conquis par les classes ouvrières et les mouvements progressistes – féministe, antiraciste – contre les résistances farouches de leurs bourgeoisies (du suffrage universel aux libertés d'organisation et de réunion en

passant par la dépénalisation de l'homosexualité, etc.).

2) Aucune défense de la démocratie – dans un sens un tant soit peu exigeant du terme, autrement dit non simplement comme respect d'une série de libertés civiques mais comme pouvoir du peuple – ne saurait être conséquente si elle refuse d'inscrire ses exigences et son action dans une perspective anticapitaliste, visant le renversement du pouvoir politique bourgeois et la socialisation des moyens de production,

d'échange et d'information. Mais cette hypothèse a un revers prometteur : la lutte contre les poussées autoritaires et racistes pourrait porter une dynamique anticapitaliste, si du moins elle se trouve fécondée par des mouvements prenant les problèmes à leur racine, à savoir l'appropriation capitaliste du monde et le règne des logiques marchandes sur tous les aspects de la vie des individus. Ainsi l'aspiration à une „démocratie réelle“ pourrait-elle, à cette condition, ne pas rester vaine.



„Like a Bull in a China Shop“

# Sandkastenspieler als Weltenlenker

**Carlo Kass**

Welcher ehrliche Mensch möchte noch gern im Weißen Haus eingeladen sein?

Besorgte libertäre Demokraten mit einem Hang zum Syndikalismus sollten einige Gedanken an Donald Trump verschwenden, der im Gegensatz zu seinem Vorgänger George W. Bush kein Idealist ist, der dem Irak mit einer Lüge die „Demokrassie“ bringen wollte und es lediglich mit Bomben eindeckte, sondern ein merkantiler Nihilist der schlimmsten Sorte, der „Buttek“ spielt und auch bekommen wird.

Seine Gegner hoffen, dass er nicht zuletzt wegen seiner privaten Steuerpolitik oder seinen megaheterosexuellen Ausrutschern einem „Impeachment“-Verfahren unterzogen werden könnte, doch wurde noch nie in der Geschichte der Vereinigten Staaten ein Präsident seines Amtes enthoben. Beim Republikaner Nixon war es knapp. Er kam dem Senat zuvor und reichte 1974 seinen Rücktritt ein.

Auch dem demokratischen Präsidenten Bill Clinton, der 1999 „nur“ wegen einer Lüge unter Eid (ein Begriff, den Donald Trump durch „alternative Fakten“ ersetzen ließ) in der Affäre um seine peinliche sexuelle Beziehung zur Praktikantin Monica Lewinsky angeklagt war, blieb die noch peinlichere Amtsenthebung erspart, weil die dazu notwendige zwei Drittel-Mehrheit im Senat fehlte.

Dritter im Bunde ist Andrew Johnson, der als Vize des ermordeten Abraham Lincoln von 1865 bis 1869 das Weiße Haus besetzte. Auch gegen ihn war ein Amtsenthebungsverfahren eröffnet worden, wegen seiner Blockadehaltung gegenüber dem Kongress, der den Schwarzen in den Südstaaten mehr Rechte geben wollte, womit wohl der aus Tennessee stammende Demokrat nicht einverstanden sein konnte!?

Obwohl Amtsenthebungsverfahren also äußerst selten sind, ist es trotzdem eine in der US-Verfassung (Artikel 1, Abschnitt 3) verankerte Option, einem unliebsamen Präsident die diskrete Hintertür des ovalen Büros zu zeigen. Dazu muss er dem Landesverrat, der Bestechung oder nicht eindeutig definierten „anderen schweren Verbrechen und Vergehen“ für schuldig befunden werden.

Das Repräsentantenhaus trifft mit einfacher Mehrheit die Entscheidung über die Einleitung des Verfahrens. Daraufhin finden im Senat Anhörungen statt. Wird in diesem Verfahren der Präsident angeklagt, führt der oberste Richter den Vorsitz. Da sich bei Nixon die notwendigen Mehrhei-

ten sowohl bei den Abgeordneten wie auch bei den Senatoren abzeichneten, war er als einziger am nächsten dran.

## Feind, Todfeind, Parteifreund ...

Das Verfahren wird also nicht von geschulten Juristen, sondern von einer Mehrheit gewählter Politiker bestimmt. Nun kann Trump im Moment wohl noch genug partisansane Fanatiker hinter sich vereinen, um 34 Senatoren auf Trab zu halten, doch dürfte die derzeit schon spürbar schwindende Unterstützung seiner republikanischen Partei „freunde“ wie Neuschnee in der Sonne schmelzen.

Allein das Auftauchen eines von den US-Geheimdiensten (deren Vorgehensweise er kürzlich mit „Nazi-Deutschland“ verglich) noch unausgewerteten Berichts eines ehemaligen großbritischen MI6-Geheimagenten über seine hoch bedenklichen Kontakte zu Russland kurz vor seiner ersten Pressekonferenz, bei der er ein vernichtendes Bild abgab, könnte dem schillernden Trump zum Verhängnis werden.

Eine Rolle beim möglichen Impeachment-Szenario könnte auch der Umstand spielen, dass viele über Trumps merkantiles Verhalten „entsetzte“ puritanische Republikaner lieber den streng konservativen Mike Pence im Weißen Haus sähen, ein scharfer Abtreibungsgegner, der die Homo-Ehe abschaffen möchte und sich in der Vergangenheit auch vehement für die Privatisierung des Sozialstaats einsetzte.

Jedenfalls waren die Beliebtheitswerte eines antretenden Präsidenten noch nie so tief wie bei Trump, auch wenn er in diesen postfaktischen Zeiten, in denen wir scheinbar leben, Millionen Menschen bei seiner Vereidigung gezählt haben will. Hinzu kommen vorprogrammierte Interessenskonflikte wegen des pro forma seinen Söhnen übertragenen Firmenkonstrukts und Fragen zu seiner Russland-Connection.

Kein Wunder also, dass die Nichtregierungsorganisation Transparency International massive Korruption durch den Trump-Clan befürchtet. Doch entscheidend dürfte schlussendlich sein Rückhalt in der eigenen Partei sein, in der seine Gegner im Senat, von John McCain und Lindsey Graham angeführt, bereits den Wunsch äußerten, einen Untersuchungsausschuss gegen ihn einrichten zu wollen.

Dieser könnte sich dann auch über den von Obama auf Anraten des Ingenieurskorps der US-Armee gestoppten und von

Trump wieder aufgenommen Bau einer Ölpipeline durch das Land der Sioux beugen, bei welcher der heute scheinheilig von seinen Söhnen geführte Trust des neuen Präsidenten einst in die Betreiberfirmen Energy Transfer Partners (ETP.N) und Holding Phillips 66 investiert hatte.

## Milchmädchenrechnungen im „Buttek“

Wie bereits erwähnt, spielt Trump „Buttek“ bis zum Vergasen. Und das vor den Augen einer wie schon so oft in der blutigen Geschichte der Menschheit auf dem rechten blinden Gesellschaft, die sich nach jedem Desaster auf den Kanonenhügeln dieser Welt ausflennt, nachdem die Haupttäter werbungsträchtig verurteilt und die anonymen Mitläufer feige und bewährungsfrei in die Nachwelt entlassen wurden.

Denn jede Gemeinschaft muss nach dertart umwerfenden Revolutionen wie zum Beispiel die im Frankreich des Jahres 1789 den reformierten Staat mit den alten Eliten weiter betreiben, während erst die nötigen hochschulischen Bildungsinstitute für die künftigen Staatsverwalter aufgebaut werden können. Doch solche Überlegungen



Ein Fake aus der „Steuerexklave“ City of London Corporation

dürften dem marktorientierten Opportunisten Trump am A.... vorbeigehen.

Denn wie jeder Rechtspopulist, der etwas auf sich hält, leidet er unter einer akuten Intellektuellenphobie, mit der er seine eigene kognitive Insuffizienz übertünchen möchte. Doch spontan ist er allemal, und das scheint auch nach zwei mörderischen Weltkriegen der Volksmasse zu imponieren. Vielleicht vermag dieser Frauenbegrabscher seinen Nachwuchsbeschafferinnen ja wieder das begehrte Mutterkreuz.

Doch was Trump zum finalen Scheitern verdammt ist

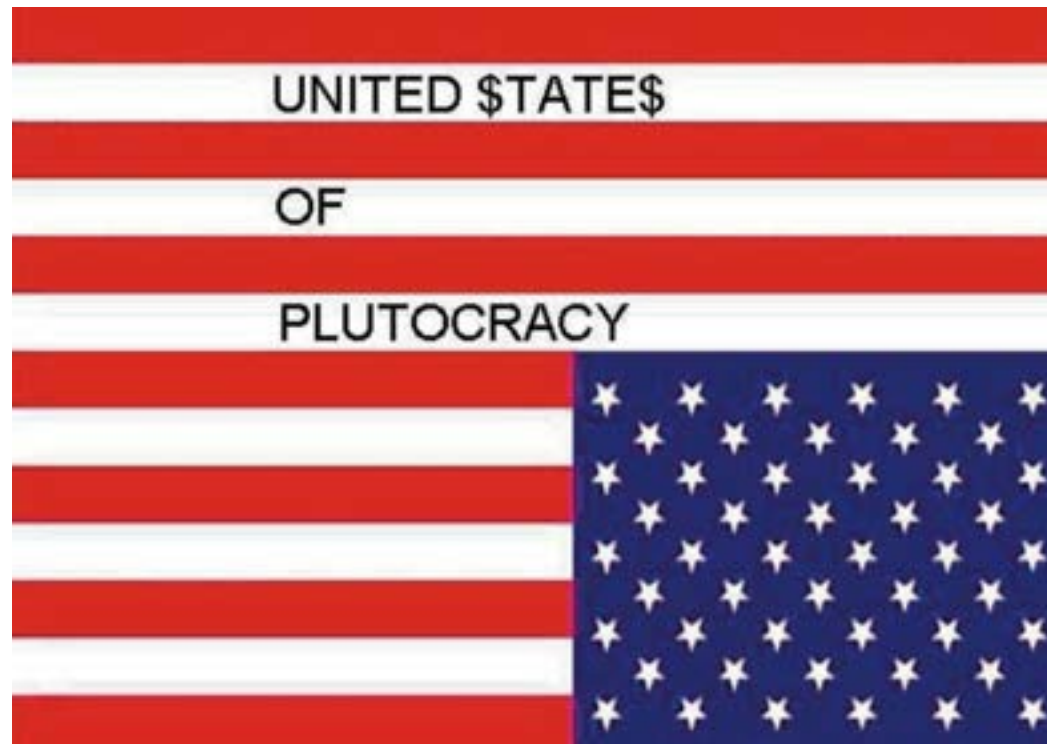
nicht so sehr seine eigene vermessene Überheblichkeit, sondern vielmehr die vorgefundene, doch von den rechtsextrem nationalistischen Politpotentaten ignorierte Realität eines auf den weltoffenen und freien Handel angewiesenen globalen Kapitalismus', der keine protektionistischen Alleingänge mehr dulden darf.

Denn der ökonomische Nationalismus ist spätestens zu dem Zeitpunkt illusorisch geworden, an dem die transnationalen Multis ihre territorialen Ankerplätze gegen einen merkantilen Kosmopolitismus ausgetauscht haben. Das „make us great again“ der Le Pen, Peters und Wilders unter dem Einfluss von Trump und dem insularen Brexit entlockt also den System-Verwaltern nur ein müdes Lächeln.

Und auch wenn diese rechtsextremen Volkstribune, die dem Einzelnen die Macht zurückgeben wollen und damit die von ihnen knetbare Masse meinen, die Demokratie benutzen wie einen Selbstbedienungsladen, um sie zu zerstören, wird ihr Einfluss nie dazu reichen, auch die gelddruckenden Währungshüter zu beunruhigen, an deren Stricken die Marionetten aller politischen Systeme hängen.

## Handel hat eigene Gesetze

Und wenn Trump glaubt, er könne mit Strafzöllen auf deutschen Autos, die in Mexiko gefertigt werden, seine Landsleute davon überzeugen, bessere Autos zu bauen, dann sollte er sich auch einmal anschauen, in welchen Ländern Apple, Google und andere potentielle Automobilbauer



Wenn Plutokraten einem neureichen Handelsreisenden aufsitzen

der Zukunft ihre steuerlichen Abgaben entrichten? Früher wären ihre Manager als Verräter in den Knast gewandert.

Denn wenn diese gott- und grenzenlosen Kapitalisten die nationale Idee weiter am Leben lassen, dann nur um von deren Steueroasen zu profitieren, die diese sich wie im europäischen Binnenmarkt oft wie ein „kleines Z“ an ihrem Stammterritorium halten, was ebenfalls die verlogene Politik der europäischen Macher unterstreicht, die mit dem sozialen und kulturellen Impetus der Union nicht viel am Hut haben.

Die nationalen Gesellschaften sollten sich also nicht weiter in den überlebten Grabenkämpfen zwischen links und rechts verzetteln, sondern die sozialen und ökologischen Belange global angehen. Auch wenn ihre gewählten politischen Vertreter längst nicht mehr als Kopiloten im Cockpit sondern höchstens als schweigende Jeton-Empfänger in den transnationalen Firmen geduldet werden, die längst die Nabelschnur zu ihren Mutterländern gekappt haben.

Wir werden seit Menschengedenken nicht müde zu behaupten, es sei endlich an der Zeit, dass sich die einzelnen Poli(s)tiker dieser Erde zusammen tun müssen, um die humanistische Cité gemeinsam zu verteidigen. Doch wissen wir nicht, unter welcher Machtkonstellation dieser utopische Traum noch zu bewerkstelligen wäre, leidet doch die Demokratie unter dem Widerspruch von Freiheit und Gleichheit. Frei sind die Menschen nicht gleich und gleich sind sie nicht frei.

Und wie es in Ludwig van Beethovens zur globaleuropäischen „National“hymne

hochgejubelten Neunten Symphonie heißt, sollte der Kitt dieser binären Utopie die Brüderlichkeit sein, die wie so oft in unserer Prädatoren-Geschichte die Frauen außen vorne lässt. Und so lange wir Männer diese Geschöpfe nicht wertschätzen, die als einzige Leben in sich spüren können, rennen wir unseren Kriegen hinterher.

Denn auch wenn die Deutschen so etwas wie Schwesterlichkeit in ihrem Sprachgebrauch führen, auch wenn dieser Begriff vom Korrektursystem des Computers als falsch gekennzeichnet wird, so findet man für das französische „Fraternité“, neben der „Liberté“ und der „Égalité“ das dritte ideologische Standbein der revolutionären Republik, kein gendergerechtes Synonym für das Symbol Marianne.

sische „Fraternité“, neben der „Liberté“ und der „Égalité“ das dritte ideologische Standbein der revolutionären Republik, kein gendergerechtes Synonym für das Symbol Marianne.

## Druck des „just in time“

Doch ob nun in einem der res publica, also der öffentlichen Sache zugetanen modernen Staat, oder in einer rückständig romantischen Verfassungsmonarchie, leidet die Idee der Demokratie auch unter der zentralisierten Energieproduktion wie zum Beispiel die der Atomkraft, die transnationale Industriekomplexe favorisiert, welche die Interessen der nationalen Staaten nicht selten gegeneinander ausspielen, wenn sie sich von denen die Abfallkosten begleichen lassen.

Allein die pekuniär anspruchsvolle Bündelung, Haltbarkeit und das Speichern von Energie, um sie zeitgenau und damit auch am rentabelsten zum Nachfrageort zu transportieren, spräche für die Wiederbelebung der guten alten überschaubaren und kontrollierten lokalen bis regionalen Energiegewinnung im Einklang mit den vorgefundenen natürlichen und nachwachsenden Ressourcen. Fortschritt durch Rückbesinnung eben.

Wenn Trump es also ernst meint mit seinem alternativen Fakt, jedem einzelnen Menschen die Macht geben zu wollen, dann muss er den eigenen Energieriesen, die in der Europäischen Union meist auch noch eng mit den Staatsmächten verbandelt sind, wirklich in den Arm fallen. Denn



die zickige Rücknahme der von seinen Vorgängern unterzeichneten Handelsabkommen juckt diese Konzerne nicht, die ihre Tentakel längst über die gesamte Welt ausgebreitet haben.

Fragt sich nur, wie lange seine Berater wohl brauchen werden, die Weichen im Weißen Haus so zu stellen, um diesen postpubertären Narzissten und neureichen Immobilienhändler auf ein politisches Gleis zu bekommen, das der Verantwortung des von ihm besetzten

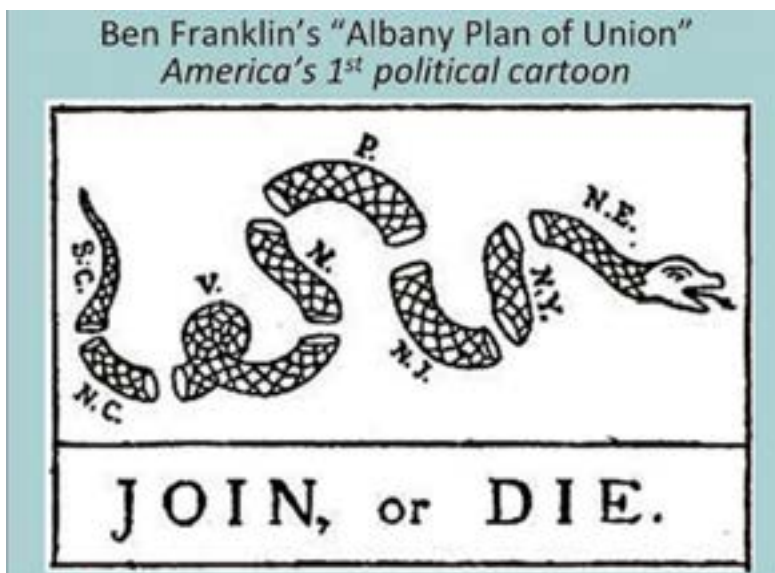
Hohen Amtes in etwa entspricht. Und hier meinen wir nicht die seiner Modelleisenbahn, die der ewige Spieler in ihm sicher überall mitnimmt, sondern die der Vanderbilts, Carnegies und Harrimans.

Es stellt sich überhaupt die Frage, ob ein Mann mit derart niedrigem Realitätssinn sich im Klaren ist, in welcher Situation er sich seit seiner Wahl zum Präsidenten der Vereinigten Staaten befindet. Es ist überhaupt bedenklich, dass militante Despoten wie Napoleon immer wieder unter völkischem Gelächter den symbolträchtigen Thron als mit Samt überzogene Holzkonstruktion lächerlich machen können und gleichzeitig die Welt mit blutigen Kriegen überziehen.

Das soll natürlich kein Freiheitsbrief für längst überfällige feudale Herrschaftsverhältnisse sein, mit denen Großbritannien, und hier vor allem die „City of London Corporation“ und das Commonwealth die Wellen wieder beherrschen wollen. Der toupierete Mieter im Weißen Haus hat sich schon zum Ritt gegen den konkurrierenden Euro als Knappe angeboten. Hoffentlich feiern die Europäer vom alten Kontinent diesen Überfall nicht wieder als große Befreiung.

## „The blond Dictator“

Denn wenn man sich die umstrittene Investiturfeier von Trump und seinem Familienclan noch einmal genauer anschaut, die trotz Zuschauerangel an Chaplins Film „The Dictator“ erinnerte, dann hat die despotische Megalomanie das Atlantikufer gewechselt. Und man kann nur hoffen, dass das die ehrlichen Europäer vom Kontinent zusammenschweißt und nicht in die Hände der rechtsextremen Schergen dieses Mannes treibt, die überall Morgenluft schnupern.



Benjamin Franklins Kolonialschlange der Vernunft

Denn wenn in den Tiefen der Vereinigten Staaten wieder Mitglieder des rassistischen und gewalttätigen Ku-Klux-Klan mit geschwellter Brust und gestärktem Selbstbewusstsein durch die Straßen marschieren, dann ist das auf deren Wähler zurückzuführen. Dies sollten auch die sicher allzu vielen Zukurzgekommenen bei den Wahlen in Holland, Frankreich und Deutschland bedenken, bevor sie die Kabine betreten und dann ihren Zettel in die Urne werfen.

Denn die Feschen des Faschismus sind nur solide, wenn das Reisig nicht schon vorher gebrochen wurde. Der Einzelne ist nämlich nur frei, wenn die von ihm gewährte Mehrheit ihn respektiert. Alles andere ist ein mafiöses Theater wie in Afrika, das unter Aufsicht der neuen Kolonialherren, die wir in unserem vorigen Kulturissimo-Beitrag über Offshore-Politik beschrieben hatten, aufgeführt wird: Scheindemokratie mit wenig Chance auf friedlichen Machtwechsel.

Doch sollte Tweeter Trump in seiner stupiden Überheblichkeit den falschen Männern, nämlich den Währungshütern, Münzprägern und Gelddruckern, auf die Zehen steigen, dann könnte sein New-Yorker Nachbar aus dem Rockefeller Center den Daumen nach unten drehen. Und dann müsste er sich warm anziehen unter seiner langen roten Krawatte, die zum fatalen Strick werden könnte. Auch wenn man an der Wall-Street heute nicht mehr aus den Fenstern springt.

Wie in den Fällen Lincoln und Kennedy gesehen haben diese Jungs ihr eigenes Szenario eines Amtsenthebungsverfahrens, auch wenn sie sich dabei auf bewährte staatliche Apparate verlassen können, die schon Männer wie Mohammad Mossadegh oder Salvador Allende zum Teufel schickten, um nur diese zu nennen. Auch sie hatten das Heiligste geschändet; den

institutionellen Besitz - von dem der Privatmann Trump bisher nur die Krümel abkriegt. Ohne überheblich zu werden ist der Rückzug Trumps auf nationale Positionen aber auch die Chance für das vereinte Resteuropa endlich die Rolle im globalen Zirkus zu spielen, die ihm eigentlich zukommt. Doch müsste es dazu die gemeinsame Geschichte und die daraus entstandenen inneren Widersprüche endlich überwinden und Deutschland die Rolle spielen lassen, die es sich durch eine beispielhafte Demokratisierung nach dem Krieg verdient hat.

## Gemeinschaft muss verdient werden

Denn mit dem von Donald Trumps Phantasmen beschleunigten Verlust an Freiheit, Rechtsstaatlichkeit und Chancengleichheit, durch die seit Menschengedenken Millionen gut ausgebildete und leistungsbereite Einwanderer angezogen wurden, sind die Vereinigten Staaten von Amerika dabei, nicht nur ihre Wirtschaftsmacht, sondern auch ihre moralisch ethische Führungsrolle in der Welt zu verlieren.

Wenn Trump dann auch noch mit dem Gedanken spielt, einen Botschafter nach Europa zu schicken, der den Brexit und den Untergang des Euro preist, dann braucht sich der alte Kontinent wohl kaum noch dem alten transatlantischen Bündnis verpflichtet zu fühlen und könnte einfach wieder sein Schicksal selbst in die Hand nehmen. Wetten, dass dies hinter dem Atlantik Kopfzerbrechen bereiten würde!

Denn über eins sollten sich die Nachfahren der Washingtons, Adams, Hamiltons und Jeffersons ein für allemal klar sein, wenn sie heute wieder Großbritannien huldigen: Sie sind Auswanderer, die vom Vereinigten Königreich kolonisiert und schikanisiert wurden, bis sie sich in einem Unabhängigkeitskrieg befreiten, der ihnen viele Opfer abverlangte. Vom Sezessionskrieg unter Brüdern ganz zu schweigen.

Und wie die insulären Briten mit der idiotischen Brexit-Wette zweier verwöhnter Oxford-Schüler aus pseudoaristokratischen Kreisen jüngst wieder bewiesen, scheinen sie keine ehrliche, auf Gegenseitigkeit aufgebaute Gemeinschaft mit anderen Staaten verdient zu haben. Doch auch die Mikrostaaten, die die Großen mit ihrer Steuerdumping-Nischenpolitik nerven, müssen künftig den Schalter umlegen, wenn Resteuropa eine Chance haben will, den US-Hegemon abzuwimmeln.

Denn wenn eines klar sein dürfte, dann die Tatsache, dass der Alte Kontinent Trump nicht ernst nimmt, weshalb der Dummy die Union vernichten möchte. Dabei wird er die Schlange „join or die“ wieder in ihre Bestandteile zerlegen. Die Welt, wie sie Trump gefällt eben ...



Chroniques parisiennes

## Décomposition du politique

Clotilde Escalle

La société du spectacle a plus que jamais, semble-t-il, frappé la sphère du politique, en France et ailleurs ? il n'est qu'à penser à Donald Trump ? et les personnalités qui l'incarnent, pour certaines, le culte qu'on leur accorde, représentent un danger de plus en plus menaçant. Nul besoin de programme, il s'agit de vitupérer, de promettre monts et merveilles, comme si, en cette ère de la mondialisation, on ne pouvait plus croire qu'au règne des images, pour que le „miracle“ prenne forme, au moins le temps des paroles énoncées. Plus besoin de réfléchir, donnons nos voix aveuglément à ceux qui nous promettent un monde meilleur à coups d'autorité. Une mise en ordre possible du monde, chacun chez soi, et Dieu pour tous.

Dans cette décomposition du politique, le scandale Fillon rajoute au trouble. Galerie de portraits, droite bien pensante – la parole est libérée et obscène. Ainsi, par exemple, François Fillon de dire que les colonies ont eu le mérite d'apporter la culture et les valeurs françaises aux pays concernés. Quelle honte ! Une partie de son discours affiche un mépris assez catholique et casuistique du peuple, des peuples. La démagogie est de mise, régalons-nous, endormons les électeurs. Mais ce n'est pas grave, on n'en est plus à cela près. Le Penelopegate ne fait qu'entamer un peu plus l'image

de cette République bananière, où les prétendants à la Présidence courent le mandat comme d'autres un casting. La presse a parfois ce rôle prodigieux de révélation du mensonge.

Louons Le Canard enchaîné de faire son travail de manière si éloquente. D'aucuns lui reprochent de s'acharner sur Fillon et d'ajouter: „pourquoi ne l'ont-ils pas fait avant?“ La réponse est pourtant simple: parce qu'auparavant François Fillon n'était pas candidat à la présidentielle et que nous voulons croire à un minimum d'honnêteté de la part d'un tel candidat, qui prône des mesures d'austérité... mesures qui ne s'appliqueraient pas à lui et ses proches. Et là de comprendre comment fonctionne le Parlement et de découvrir que le Code du Travail y connaît quelques failles. Le candidat Fillon semble être out.

### Le réveil aura-t-il lieu?

A qui le tour, à présent, dans cette vaste dégringolade qui fait la gourmandise des spectateurs. Car, depuis les primaires, il ne s'agit que de spectacle. Les électeurs de gauche vont bourrer les urnes des primaires de droite et vice versa. Grand jeu donc, Grand Guignol avec ses têtes à faire tomber.

Et d'entendre politologues et économistes sur France-Culture nous dire que nous sommes dans une ère préfasciste avec cette présidentielle française, puisque nous nous appuyons sur des figures qui se veulent

messianiques, comme celle d'Emmanuel Macron. Réfléchissons-y un instant. Emmanuel Macron n'a pour l'instant aucun programme annoncé, et pourtant il déplace des foules. Il a le culte de la personnalité et certains y répondent, enthousiastes... Et puis voilà que les sondages nous prédisent une victoire haut la main de Marine Le Pen. Et puis il y a Mélenchon et ses hologrammes, Mélenchon qui pour l'instant ne veut pas s'allier avec Hamon – ce qui pourtant ferait du bien à tout le monde. Allez, chacun court après la chance, car jamais, toujours d'après les sondages, mais il ne faut pas être devin pour le comprendre, les scores seront aussi serrés et... faibles pour chacun des candidats, à part Marine Le Pen, bien installée sur son socle.

Et si nous étions, en France, comme les Américains des villes, ceux qui à New York ou Washington, ne croyaient absolument pas en une victoire cauchemardesque de Trump? En ce moment, beaucoup pensent être sauvés par la victoire de Macron. Pourquoi pas, ce sera toujours infiniment mieux que Le Pen. Seulement il existe à présent une masse mouvante et silencieuse, décomplexée, qui pourrait voter à l'extrême. La raison en est assez simple, ces gens-là vous diront: Macron on ne le connaît pas, et puis il faut essayer le vote Marine Le Pen. Cela fait quelques années que ça se dit assez haut et assez fort, comme une contamination du politique par l'obscénité, une obscénité qui est de toutes parts, jusqu'à la nausée.

Et ceux qui le disent vivent à la campagne, dans des petites villes de province, à la capitale ils peuvent appartenir à des couches sociales moyennes, des intellectuels se disent près à voter pour Le Pen également, aussi effarant que cela puisse paraître. Oui, depuis une Europe en faillite et une France en crise, le vote a évolué. On parle même de l'éventualité d'une guerre. Apocalypse à venir. Mais un phénomène nouveau est en train d'advenir.

Peut-être arrivera-t-il assez tôt pour contrebalancer ce cauchemar: l'engagement des jeunes générations en politique, notamment les 25 – 30 ans. Le réveil aura-t-il lieu? Sans compter ces gens qui ont décidé de vivre autrement, en accroissance, pour ne plus être aliénés par le système, et il y en a beaucoup. Sera-ce suffisant pour enrayer cette puissante machine qui s'est déjà mise en marche? Ou bien le mal est-il déjà fait et faut-il entrer dans une résistance plus active? Apocalypse: y penser fait infiniment souffrir.

En tout cas, Marianne, ici, est bien à l'étroit!



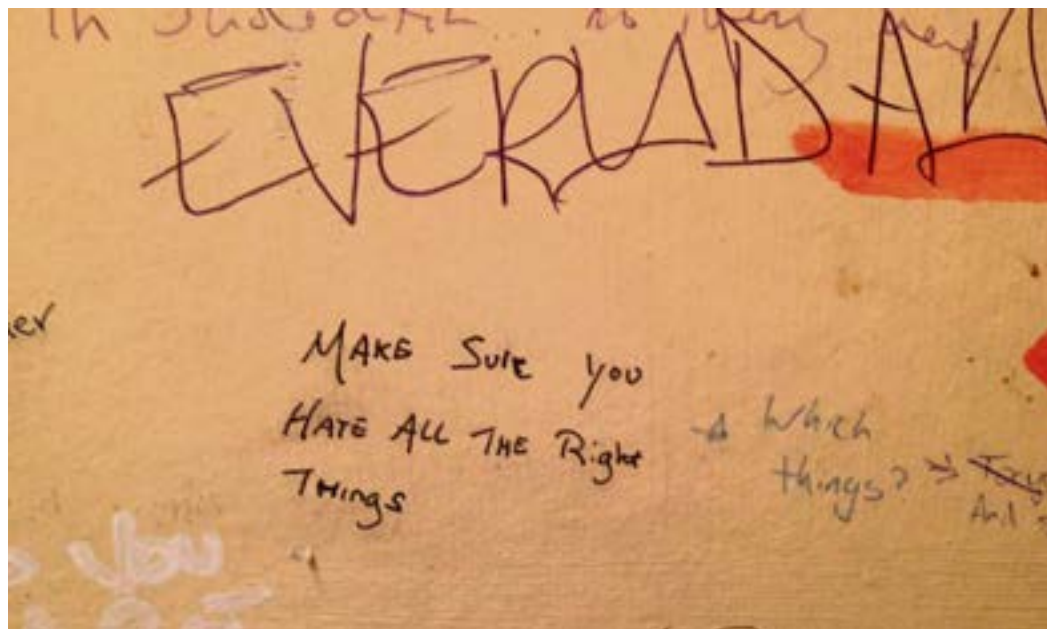
Reflections on/against the Present

## Prison-world

Fabienne Collignon

In 'The Work of Art in the Age of Mechanical Reproduction' (1936), Walter Benjamin discusses the potential of photography as radical art, because it can capture aspects of the object — further leaving its locale and retrieved elsewhere — that escape the natural eye. The plurality of copies, each time putting the object into a different situation, reactivate it reproduced as image, thereby destroying its 'original' context, inventing it anew, proliferating the object's meanings and concurrently 'liquidating' tradition, privilege and the peculiar property of an art work that Benjamin calls the aura, the 'unique phenomenon of a distance'. Pried from its immediate context, the object is emancipated through technological reproduction, altering the function of art which, no longer based on ritual, is now based on politics: it becomes a practice with new possibilities, turning the present, as it were, into common property.

The threat, for Benjamin, is Fascism, organising the masses while leaving the power structures intact; it is against Fascism — aestheticizing politics, leading to only one thing: total war — that a politicised art must stand. He begins his study with a reference to Marx, directing his attention at the underlying conditions of a capitalist mode of production to try and think through what becomes of the future under such a working order; this future is one of increasing exploitation and decimation, both in relation to the work force and the environment. The question, then, that Benjamin poses, here, elsewhere, time and again, concerns the creation of conditions that would make it possible to abolish capitalism itself. This question is an imperative, which also propels my thinking; I frequently return to Benjamin, though perhaps he's never left me. The title of this column gestures towards him, as a salute to a friend, giving 'the delight of understanding' (now raising my hand to, flashing a smile at, Roland Barthes), because so alert to the 'suddenly emergent', found in ruins as much as new technology. 'The Work of Art in the Age of Mechanical Reproduction' moves from photography to film with its 'immense and unexpected field of action', recalling, perhaps, the Lumière Brother's *Arrivée d'un train en gare de la Ciotat* (1895), one of the earliest films exhibited, and revealing not only the force of the image but, beyond that, of the cinematic



apparatus as a whole. Benjamin writes that with film, the prison-world of our ordinary existence is 'burst [...] asunder' by speed, 'by the dynamite of the tenth of a second' so that we, 'in the midst of [...] far-flung ruins and debris', can go travelling: the camera shatters the commonplace, which has us locked up in the status quo. 'With the close-up, space expands; with slow motion, movement is extended'; the physical impact of the moving image — it is as if the camera was a mouth swallowing us up — opens up 'entirely new structural formations of the subject', by which Benjamin refers at once to the thing enlarged, captured by the camera, and the viewing or experiencing 'I'. The space we inhabit, which we might barely think about, though produced through particular discourses of order and control, becomes a space consciously explored and, as a result, reacted against. As Benjamin writes in *The Arcades Project*, his monumental, unfinished, tissue of quotations, the task is to find 'constellation[s] of awakening', to discover, in the smallest moments, the most forgotten or overlooked details, the crystal of a revolutionary practice, razing the world, as it stands, to the ground.

In *The Utopia of Rules* (2015), David Graeber ends his analysis on the 'secret joys of bureaucracy' with an appendix on Batman and the problem of constituent power; he particularly considers *The Dark Knight Rises* (2012), the last of Christopher Nolan's Batman trilogy, which he interprets as 'one long', very bad and incoherent, 'piece of anti-Occupy propaganda'.

The main aspect Graeber focuses on is that the superhero — whose resurgence is staggering — exists in an inherently fascist universe, and 'a world in which fascism is the only political possibility', because any alternatives to the social order — Bane, the Joker, etc. — are always so much worse. Effectively, he argues that the kind of argument this film makes is directed against the political imagination, the message it spreads similar to one which Stephen King associates with the horror genre in general — it is 'as conservative as a Republican in a three-piece suit', as he observes in *Danse Macabre* (1981) — in that it seeks to accommodate the spectator to social reality, in other words and with yet another reference to Benjamin, to the catastrophe of the status quo. That's why it is easier, as Fredric Jameson remarked, to imagine the end of the world than it is to imagine the end of capitalism: the capacity to conceive of any other kind of being in the world has been linked to fascism, to new 'Deathkingdoms' consolidating the forces of power already in play. Jameson's statement, so often cited by a range of cultural critics to the point that its attribution varies, has become part of a collective fabric, as if written by someone on a toilet wall in a bar called The Bridge on Kingsland Road in London. What I found instead, there, was the following message: 'Make sure you hate all the right things', adjacent to the lyrics of a Nick Cave song, 'come sail your ships around me', left by a friend of mine, who similarly loves such toilet archives of furtive thoughts.



Langue et identité

# L'écrivaine entre les maux des tabous et les mots de la raison (I)

Aicha Bouabaci

Enfant, je me suis trouvée emprisonnée dans mon silence, questionnant les êtres et les choses qui m'entouraient. Être fragile, ayant peur d'explorer le monde, j'avais, semblait-il, imposé ce même silence à mes jambes; ma mère m'avait appris que j'avais marché très tard. J'avais peut-être peur de me mouvoir dans ce monde, et mon inquiétude devait se traduire dans ce même regard-réponses aux questions de ces adultes, adultes qui m'aimaient ou adultes anonymes.

Plus tard, enfin campée sur mes jambes, nourrie des lectures diversifiées, généreusement fournies par mon frère, à peine plus âgé que moi, que le plaisir des mots et des aventures dévorait continuellement, j'étais sur les rails de la vie collective et je faisais mon apprentissage des autres, de chaque autre. Le papier blanc me fascinait et j'y venais jeter mes doutes et mon angoisse: "M'aiment-ils? Ne m'aiment-ils pas? Avais-je la force de vivre dans ce monde où je découvrais la méchanceté et l'hypocrisie?"

Mes mots prenaient des ailes sur les pages de mes cahiers d'écolier.

Simple, naïve, ma poésie était née.

J'avais pris ainsi l'habitude de parler à cet Autre, objet non inanimé; sa réceptivité en attestait; il acceptait de véhiculer, toute et rien que mon intériorité. Les poèmes et tous les textes écrits sur cette expérience de ma vie d'enfant, ne sont plus là pour faire connaître cette fillette sensible qui ne vivait que par les mots qu'elle taisait à la vie publique mais qu'elle déroulait avec tant de facilité pour ce témoin de ma vie intellectuelle privée. Je devais tout dire à ce coffre-fort de mon intériorité, complètement et sincèrement.

J'évoluais alors dans un cercle intéressant où se côtoyaient une dizaine de familles tout au plus, entre la ville et la campagne. Un îlot de paix où les habitants étaient imprégnés de l'harmonie de la nature.

J'ai vécu avec les autres enfants dans les champs de blé, au contact des immenses jardins de chrysanthèmes, de glaïeuls, d'iris, de roses, de zinnias - et de tant d'autres fleurs -, des vergers et des pépinières. Nous avons joué sous l'ombre sereine des figuiers et des oliviers, sautant sur le dos des ânes qui se trouvaient là et qui ruaient, dans un instant de colère, contre les enfants exubérants que nous étions.

Connaissais-je vraiment ma joie, alors... ?

Les voisines, femmes blanches ou de couleur, algériennes - on les appelait "arabes" ou, selon la terminologie officielle, Françaises-musulmanes - Françaises de souche ou Pieds-noires - globalement, on disait Européennes -, elles étaient toutes comme des mères, pour nous tous, enfants du quartier qui avions des frères et des sœurs de lait mélangé!

Mon émotion en évoquant ce passé, pluriel et joint, n'en est que plus grande, aujourd'hui que l'intolérance a pris le pas pour régir la vie collective au sein d'une même communauté!

Cette poésie champêtre venait aussi justifier, je pense, cette soif de beauté et d'harmonie qui m'habitait. Les poèmes de Lamartine, Villon, Victor Hugo, Rimbaud...étaient toujours là, alors, pour m'assister quand cette quête était contrariée.

Je criais ma colère sur la musique de la versification des "Djinns" et le romantisme a ponctué mes accès de tristesse et de doutes.

C'est en cueillant de la luzerne dans le Champ David - nom de son propriétaire - pour les lapins que nous élevions, mes frères et moi, que j'avais rencontré un jour un "monsieur européen vêtu d'un short et d'une veste kaki", que j'avais jugé original. Il m'avait interpellée; il avait des livres à la main; il m'avait posé beaucoup de questions sur ma scolarité; j'étais en 3ème année des collèges; et nous avions parlé de poésie; nous avions parlé de Rimbaud surtout; il m'avait promis de me rapporter son recueil dont je connaissais déjà de larges extraits.

Le lendemain même, j'ai reçu ce livre, ce livre que je connaissais bien et que je garde toujours, à la couverture bleu pastel, représentant, stylisé, un homme en marche, portant chapeau, les mains dans les poches: Rimbaud, ce poète vagabond, ce poète rebelle que j'admirais tant!

J'avais tout de suite remarqué que toutes les pages avaient été annotées au crayon, dans les marges, par mon donateur; une écriture torturée; des remarques que j'avais jugées très savantes à l'époque. Moi, je n'avais sans doute ni sa terminologie ni sa démarche pour exprimer mes sentiments ou définir mon interprétation, à la lecture de cette œuvre, mais je pensais avec une certaine joie que s'il en discutait avec moi, c'est qu'il ne trouvait pas ma participation à cet échange intellectuel inintéressante.





Je ne me souviens pas du tout du statut de cet admirateur de Rimbaud; cela importe peu; l'important, c'est cette considération qu'il m'avait accordée dans un domaine qui retenait toute mon attention: celui des idées et de l'écriture.

On m'appelait déjà la petite intellectuelle parce que j'étais trop sérieuse pour mon âge et parce que je lisais et écrivais beaucoup.

J'écrivais sur des cahiers, des carnets, sur toute feuille de papier que je trouvais à ma portée quand j'avais quelque chose d'urgent à fixer.

Personne ne lisait mes écrits; je les gardais pour moi; en fait, je ne me posais pas de questions. Ces jetées de mots et de phrases, ces chutes de pensées étaient les miennes; elles me concernaient; en quoi, les autres pouvaient-ils s'y identifier?

Cette solitude dans l'écriture, je pense aujourd'hui qu'elle pouvait être l'expression d'un orgueil; est-ce que les autres devraient être intéressés par chacun de mes actes naturels comme respirer, manger, marcher, dormir ou travailler?

Je ne le pense pas parce que ce sont des actes liés à ma propre personne et que l'acte d'écrire, pour moi, faisait partie de cette panoplie. L'acte d'écrire, pour moi, ne pouvait être dissocié de l'acte de vivre. Écrire était l'expression spontanée pour traduire ma vie, celle des autres, pour l'analyser par rapport à moi-même et par rapport aux autres et consigner mes réflexions sur "le monde" en général. Faire pénétrer les autres dans mon "petit monde"? Il ne pouvait en être question à cause de ma pudeur; à cause de ma timidité-orgueil. J'aurais rougi d'assister au cheminement, par l'autre, de mon itinéraire, peut-être à cause des dimensions tenant à mon âge et à ma taille, mais que je pressentais sûrement profond. J'aurais eu peur que cet autre ne comprenne pas et qu'il se moque de moi. Aujourd'hui, moi-même, dans la situation d'adulte, moi-même cette autre, ne me suis-je pas souvent moquée en relisant ces pages de mon journal écrit entre 1961 et 1962? Est-ce bien moi qui écrivais cela? Moquerie peut-être dénuée de condescendance mais sans doute marquée de l'étonnement, d'abord indulgent à l'égard de la fraîcheur de cette autre, lointaine par le temps et les préoccupations, et vue de loin, un petit être évoluant dans un monde adulte et dont le regard lucide sciait déjà les contradictions d'une société et en perceait les trahisures et les médiocrités, une lucidité inflexible qui transparaissait à travers un flot de déclarations spontanées. Moi, l'enfant puis l'adolescente muette, je griffais mon silence, à tout rompre:

## Fuir cet étrange silence

Briser l'écho  
Et puis mourir...  
Mourir dans cet étrange silence  
Mais revivre...



A cette époque, c'était briser mon auto-silence parce que, apparemment, personne ne me l'imposait ce silence. Je vivais dans ma famille normale, entre mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs qui m'ont toujours prodigué amour, tendresse et compréhension. Il me semble maintenant que ce silence est né en même temps que ma venue au monde, ce monde que je découvrais avec une certaine "déconcertation" - traduite déjà par le cri dénonciateur du nouveau-né; un cri persistant car celui que je quittais était peut-être un univers de rêve!

Or, toute ma période d'écriture, ancienne et nouvelle, est marquée du sceau du rêve.

Je peux rêver dans le rêve, et créer ce rêve dans la réalité qui ne lui ressemble en rien. Par ma pensée, par ma plume. "La littérature est le lieu de création de l'imaginaire; l'écriture, la plume magique qui suscite le rêve." Mais cette plume, je sais la préserver et avoir les pieds bien sur terre. L'image de cette enfant étonnée aux magnifiques grands yeux - on disait qu'ils "mangeaient" mon visage - m'habite toujours. Elle me paraît être l'expression de tous les étonnements, implicites et explicites, déclarés ou simulés, neufs ou chroniques, de ces millions d'êtres qui ne sont pas nés pour ressembler aux autres et qui refusent de ressembler aux autres quand la réalité dans laquelle sont engagés ces autres leur est insupportable. Tout m'était insupportable à une certaine époque et mes écrits n'étaient que cris de douleur, de rage et d'incompréhension.

C'était ma phase-apogée de rébellion, ouverte, déclarée, "sur papier". Ma poésie éclatait sur fond de violence, rythme saccadé; émotion soutenue. Pour dire ce que je ressentais au plus profond de moi, comme la vérité.

Tahar Ben Jelloun a écrit dans un article consacré au poète palestinien Mahmoud Darwich: "Le poète est celui qui dit la vérité jusqu'à se confondre avec elle, jusqu'à s'enrouler dedans et ne jamais accepter la compromission".

Je fais mienne sans réserve, cette définition du "devoir" de poésie. Hier comme aujourd'hui, mes écrits restent sous-tendus par la même exigence de vérité, par le même refus de compromission; irréversiblement. Aujourd'hui plus qu'hier, parce que la situation est plus complexe et parce que mon regard est plus adulte; doublement. Avec l'âge, la confrontation avec la réalité s'est accélérée et mes pensées se font plus pressantes et plus pointues. La poésie, a rappelé Adonis, est un tissu d'angoisse, de doute. Je l'ai déroulé quant à moi, le long de mes attaches, dans le pays qui est le mien, et à travers toutes les frontières dans un accès d'amour et de justice pour l'Humanité; cette recherche de l'universel à laquelle tant d'écrivains se rattachent. Nadine Gordimer, la romancière sud-africaine qui a consacré une grande partie de sa vie et de son œuvre à dénoncer l'apartheid, avait adhéré au Congrès de l'ANC de Nelson Mandela pour exprimer son engagement en faveur de la justice. Comme Darwich, dans ses poèmes, "Au dernier soir sur cette terre", qui traduisent un appel vibrant à la justice, chant à l'adresse, en même temps, du peuple juif. Pour lui, "la vérité est plus puissante que la justice"; pour Allia Tabai, écrivaine tunisienne de langue arabe, une des vérités est que "nous - plus de deux cents millions d'Arabes à tourner en rond...avons mieux à faire: restaurer notre universalité."

Comme Nadine Gordimer, moi aussi, à mon niveau, je ne prétends dire rien d'autre que "la vérité, sur le monde où je vis".

Die Pianistin Françoise Tonteling zum Projekt und zur CD Julia goes Mercutio mit Anнемie Osborne, Cello und Mich Mootz, Vibraphon

## „Wir erlauben es unseren Hörern, die Musik einfach zu genießen.“

Alain Steffen

**kulturissimo: Françoise Tonteling, Julia goes Mercutio basiert auf Serge Prokofieffs Musik zu Romeo und Julia und ist ein ungewöhnliches Projekt in einer ungewöhnlichen Besetzung und. Wie ist es zu diesem Projekt gekommen?**

Françoise Tonteling: Eigentlich ist alles durch die Freundschaft zwischen uns drei Musikern gekommen. Die Cellistin Anнемie Osborne, der Percussionist Mich Mootz und ich, wir haben uns zwar schon vor Jahren in Luxemburg flüchtig gekannt, in Brüssel, wo wir studiert haben, sind wir aber dann richtige Freunde geworden. Eines Abends, als wir zusammensaßen, hatten wir die spontane Idee, einfach mal zu probieren, zusammen zu spielen. Im klassischen Repertoire haben wir nichts für unsere Besetzung Vibraphon, Cello und Klavier gefunden. Dann ist die Wahl auf Prokofieff gefallen, den wir alle sehr lieben und wir haben uns hier einfach die Freiheit genommen und die Gelegenheit gegeben, auf seine Musik zu Romeo und Julia zu improvisieren. So konnten wir verschiedene Stile wie Klassik, Jazz, Improvisation und Eigenkomposition miteinander vermischen, was uns allen riesigen Spaß bereitete.

**k.: Wie sind Sie denn bei der Bearbeitung der einzelnen Stücke vorgegangen?**

F.T.: Wir sind von der originalen Klavierpartitur ausgegangen und haben einfach losgelegt. Wir haben uns die Melodien aufgeteilt und jeder konnte eigentlich mitbringen, was er wollte. Wir haben eigentlich nichts so richtig festgelegt, haben uns allerdings Notizen genommen, wer wo was zu spielen hat. Dazwischen bleibt aber immer genug Raum um zu improvisieren. Und so ist es auch bei unseren Konzerten. Gewisses ist festgelegt, z.B. wo wir anfangen zu improvisieren und wo wir wieder zusammen einsteigen. So bleibt jedes Konzert ein einmaliges Erlebnis und gibt uns jedes Mal Lust, etwas neues auszuprobieren. Natürlich klappt das nicht immer, aber inzwischen haben wir eine solche Sicherheit gewonnen, dass wir problemlos loslegen können. Eine solche musikalische Freiheit setzt natürlich voraus, dass wir uns als Trio sehr gut kennen und immer wissen, was der andere macht oder machen will.

**k.: Die Vorarbeit hat aber lange gedauert; Sie haben 2013 mit Julia goes Mercutio angefangen.**

F.T.: Ja, es war zu Beginn nicht einfach, die idealen Stücke zu finden. Auch hier haben wir etliches ausprobiert, bis wir endlich die jetzige Struktur gefunden haben. Die Stücke, die wir jetzt ausgewählt haben, ändern auch nicht mehr. Das große Problem lag darin, die Stücke so auszuwählen und zu arrangieren, dass sie ein geschlossenes Konzept darstellten und sich musikalisch im Gleichgewicht hielten. Die Musik musste fließend bleiben, die einzelnen Stücke sollten sich ergänzen und dabei eine ganz bestimmte Stimmung verströmen, die sich dann als Leitfaden auch durch das ganze Werk ziehen sollte.

**k.: War diese ganze Kontinuität von Anfang an geplant oder hat sie sich erst im Laufe des Arbeitsprozesses ergeben?**

F.T.: Nein, es war uns von Anfang an klar, dass diese logische Kontinuität eines der Ziele war, die wir anstrebten. Zu Beginn ist uns das natürlich nicht auf Anhieb gelungen. Vieles wirkte damals unfertig und abgehackt, aber im Laufe der Zeit haben wir einen Weg gefunden, die Stücke in ein musikalisch Ganzes einzufügen. Es war aber nicht nur ein rein technischer Prozess, sondern wir drei mussten uns jeder für sich und als Team in unserer Musik wiederfinden.

Es galt eine Geschichte zu erzählen, die der Hörer auch so und ohne Brüche mitverfolgen konnte. Es war nicht unsere Absicht, den Hörer zu irritieren, sondern vielmehr war es die Absicht, ihn auf eine musikalische Reise mitzunehmen und ihm neue Perspektiven zu eröffnen. Ohne ihn allerdings belehren zu wollen. Vielmehr war es uns wichtig, den Spaß und die Freude, die wir bei unserer Arbeiten empfanden und immer noch empfinden, an ihn weiterzureichen.

**k.: Wenn Prokofieff auch der geistige Vater der Musik ist, so haben Sie es sich nicht nehmen lassen, den Originaltitel Romeo und Julia zu verändern und das Stück in Julia goes Mercutio umzubenennen. Ein strategischer Schachzug? Bei Shakespeare hat Mercutio ja nur vier Auftritte....**

F.T.: (lacht)... und trotzdem ist er eine sehr wichtige Figur, die vielleicht gerne etwas unterschätzt wird. Mercutio ist der beste Freund von Romeo, sein Charakter wird einerseits als impulsiv, lebhaft und wechselhaft, andererseits als treu und humorvoll bezeichnet. Die Capulets und Montagues sind ihm eigentlich egal, er geht

seinen Weg. So wie wir. Als Ensemble sehen wir uns auch als lebhaft und impulsiv, eben weil wir uns erlauben, den klassischen Weg zu verlassen und zu improvisieren, andererseits sind wir treu und wir respektieren in unseren Arrangements Prokofieffs Musik. Auch meine eigenen drei Kompositionen, die wir in unserem Projekt eingestreut haben passen besser zu Mercutios Wesen als zu der doch klassischen Julia. Doch diese klassische Julia finden wir natürlich auch in den wirklich an Prokofieff angelehnten Passagen.

**k.: Sie haben das Stück ja bereits mehrere Male aufgeführt auch im Ausland. Wie ist es denn beim Publikum angekommen?**

F.T.: Das Publikum war jedes Mal begeistert und die Rückmeldungen waren meistens sehr positiv. Besonders die musikalische Abwechslung, die unsere Bearbeitung ausmacht, hat den Leuten sehr gut gefallen. Es gibt ja unheimlich viele rhythmisch prägnante und mitreißende Momente, aber genauso gut findet der Hörer auch sehr spannende und schöne Augenblicke in der Musik. Wir erlauben es unseren Hörern, die Musik einfach zu genießen. So wie wir, wenn wir sie spielen.

**k.: Wie würden Sie denn die Musik an sich bezeichnen? Es ist ja ein Mix aus verschiedenen Stilen.**

F.T.: Irgendwie ist es eine Art cross-over, weil unsere Arrangements tatsächlich genreübergreifend sind. Aber die Bezeichnung cross-over hat ja eher einen negativen Beigeschmack, weil er oft schlecht gemacht ist. Wir wollten auf keinen Fall etwas Seichtes oder nur Gefälliges machen, sondern wirklich kreativ sein und etwas Wertvolles, Individuelles und neues schaffen. Jeder von uns konnte dieses Prokofieff-Menü nach eigenem Gutdünken würzen und ich denke, es ist ein wirklich geschmackvolles musikalisches Gericht dabei herausgekommen. Der übliche cross-over schmeckt ja eher wie eine fade, ungewürzte und vom Geschmack her undefinierbare Suppe. Aber es gibt sicherlich auch gute Sachen in diesem Bereich.

**k.: Sie spielen seit 2013 zusammen, sind aber noch kein festes Ensemble.**

F.T.: Wir sind bereits dabei, über ein weiteres Projekt nachzudenken. Und ich glaube, dass dann ein festes Trio die logische Konsequenz sein wird, zumal wir uns sehr gut verstehen und auch musikalisch in die gleiche Richtung wollen. Aber einen



festen Namen haben wir noch nicht. Projekte wie Julia goes Mercutio fallen nicht vom Himmel und man kann sie auch schlecht planen. Irgendwann und irgendwie steht eine Idee im Raum und dann entscheidet sich, was wir daraus machen wollen. Es muss alles zusammen passen und wir müssen alle drei auch Lust darauf haben.

**k.: Sie selbst haben aber auch eine klassische CD aufgenommen, die in ein paar Monaten erscheinen wird.**

F.T.: Ja, ich habe Brahms und Schumann aufgenommen und werde mich jetzt um die Postproduktion kümmern. Aber ich denke, mit etwas Glück wird die CD noch dieses Jahr erscheinen.

**k.: Neben der Klassik ist es vor allem die Improvisation, die sie fasziniert. Wie kommt das? Auf der einen Seite festgelegte Regeln, auf der anderen scheinbar grenzenlose Freiheit.**

F.T.: Ja, effektiv. In der Klassik ist alles vorgegeben, nur in den Kadenzten hat der Solist ein bisschen Freiheit. Aber dann muss man schon mit Orchester spielen. Mich reizt aber das Unbekannte, das Wagnis. Und das ist jede Improvisation. Man

weiß, wo man fortgeht, man weiß aber nicht, wo einen der eingeschlagene Weg hinführen wird. Manchmal ist das, was dann passiert eine echte Überraschung mit einem großen Glücksgefühl, manchmal kann man sich aber auch verirren und muss dann höllisch aufpassen, um den Weg zurück wieder zu finden.

**k.: Wie kann man sich denn solch eine Improvisation vorstellen?**

F.T.: Das hängt davon ab, ob ich im Ensemble oder ob ich alleine improvisiere. Wenn ich alleine improvisiere, dann gehe ich meistens von einer Melodie oder einem Melodiestrang aus. Aus diesem Kern heraus entsteht dann spontan eine Idee. Und dann mache ich mich auf den Weg. Manchmal genügt aber auch nur eine Note, ein Ton oder ein Geräusch. Wenn wir im Trio improvisieren, ist natürlich ein gewisser Rahmen vorgegeben. An welcher Stelle haben wir den Freiraum definiert, wer fängt an, macht er die Improvisation alleine oder kommen die anderen hinzu, wer dialogisiert mit wem, wo steigen wir wieder in das Stück ein? Aber manchmal kommt es auch ganz anders. Deshalb muss man sich sehr gut kennen und sehr schnell reagieren können. Wenn ich mir z.B. eine Soloimprovi-

sation vorgenommen habe und plötzlich steigt ein Kollege mit ein, dann muss ich blitzschnell darauf einlassen können. Aber gerade dieses unbekannte und unberechenbare Moment ist ja das Tolle am Improvisieren. Manchmal misslingt eine Improvisation auch, dann muss man nur schauen, wie man wieder heil herauskommt.

**k.: Ist es eigentlich schwer, sich als luxemburgischer Musiker im Ausland durchzusetzen?**

F.T.: Sagen wir so. Ohne die wichtigen Kontakte und ohne finanzielle Unterstützung ist es schon schwer. Der klassische Markt ist sehr hart und auch hart umkämpft. Glücklicherweise wurde unser Projekt vom Oeuvre Nationale de Secours Grande-Duchesse Charlotte unterstützt, so dass wir die Möglichkeit hatten, unsere CD unter bestmöglichen Bedingungen aufzunehmen und im Ausland auch Konzerte zu geben. Mit Julia goes Mercutio sind wir bisher in London, Leeds und Paris aufgetreten, weitere Konzerte sind noch in Brüssel und in München geplant. Am 21. März spielen wir im Kulturzentrum Bergem beim „Nessert“ und im Dezember in der Luxemburger Philharmonie.



Foto: Ann Sophie Lindström



Ruhender Pol in turbulenten Zeiten

## Béla Bartóks Einakter „Herzog Blaubarts Burg“

**Martin Möller**

Dass sich nach dem Rauswurf des Intendanten und der Abwahl des Kulturdezernenten am Trierer Theater Ruhe eingestellt habe, lässt sich auch bei größtem Optimismus nicht behaupten. Gerade hat der allergrößte Teil des Schauspielensembles zum Saisonende die Kündigung eingereicht. In dieser prekären Lage erweisen sich das Orchester und Triers Generalmusikdirektor Victor Puhl als ruhender Pol. Das zeigte sich auch bei Bartóks konzertant aufgeführtem Einakter „Herzog Blaubarts Burg“.

Der Intendant musste gehen und nahm eine satte Entschädigung mit. Der Kulturdezernent wurde vom Trierer Stadtrat mit einer deutlichen Mehrheit abgewählt. Und im Theaterhaushalt klafft immer noch ein ungeplantes Defizit. Dass im Drei-Sparten-Haus an der Mosel mittlerweile Ruhe eingekehrt sei, wird niemand behaupten können. Das Leitungskollektiv, das übergangsweise die Aufgaben des Intendanten wahrnimmt, hat zunächst einmal den Spielplan

weiter reduziert und Schauspieldirektor Ulf Fröttschner zum Saisonende den Laufpass gegeben. Mit der Folge, dass neun der elf Mitglieder im Schauspielensemble sowie zwei Fachkräfte zum Sommer aussteigen werden, und die designierte Schauspieldirektorin Caroline Stolz personell praktisch bei Null anfängt.

Auch bei der Wiederbesetzung des Kulturdezernats herrscht keinesfalls eitel Harmonie. Hinter den Kulissen haben sich mittlerweile erhebliche Spannungen zwischen den beiden CDU-nahen Bewerbern, dem saarländischen Landtagsabgeordneten Thomas Schmitt und dem Trierer Staatsanwalt Thomas Albrecht, aufgebaut. Nicht auszuschließen, dass der dritte aussichtsreiche Bewerber, der Konstanzer Intendant Christoph Nix, bei der Wahl am 8. März im Stadtrat das Rennen macht. Egal allerdings, wer am Ende die Nase vorn hat, er muss in ein Dezernat einziehen, dessen Aufgabenbereich einem Flickenteppich gleicht. „Geschäftsbereich Kultur, Tourismus, Recht, Sicherheit und Ordnung (Kulturdezernat)“ nennt die Stadt diese Position denn auch ganz offiziell.

### Ausverkaufte Sinfoniekonzerte

Es geht turbulent zu in der normalerweise beschaulichen Kultur an der Mosel. Dabei erweist sich eine Sparte zunehmend als ruhender Pol: das Philharmonische Orchester der Stadt Trier, und Generalmusikdirektor Victor Puhl. In schöner Regelmäßigkeit finden die Sinfoniekonzerte fast immer vor vollem Haus statt. Trotz der kostensenkenden Reduzierung von drei auf zwei Vorstellungen, erreichte die Aufführung von Bartóks Einakter „Herzog Blaubarts Burg“ immerhin an die 1000 höchst aufmerksame und am Ende hell begeisterte Besucher. Die Trierer Aufführung, sie wahrte das Geheimnisvolle dieser bedeutenden Oper – gerade weil sie auf Szenerie und auf Bilder verzichtet und sich auf deutsche Übertitel und eine dezente, durchdachte Lichtregie (Ulla Wentenschuh) beschränkt.

Für Bartóks groß besetzte Partitur musste das Trierer Orchester mit seinen normalerweise 48 klingenden Stimmen durch Aushilfen auf ungefähr das Doppelte vergrößert werden. Da bleiben kleine Unschärfen nicht aus. Doch Victor Puhl und seine Musikern haben ein Sensorium entwickelt für den erstaunlichen Farbenreichtum von Bartóks Instrumentation. Es ist ein heller, ein planvoll künstlich wirkender Klang,

Widerschein nächtlicher Diamanten-Pracht in Blaubarts Burg. Puhl spart bei den bedrängenden Höhepunkten nicht mit Intensität. Aber bei ihm und seinem Orchester dominiert doch jener langsame Pulsschlag, in dem die unabwendbare Tragik des Geschehens wiederkehrt. Damit bereitet sich von Anfang an das düstere Ende vor. Und von Anfang an schwingt mit, was der allzu neugierigen Judit bevorsteht.

Die Besetzung dieser Partie mit Bernadette Flaitz ist für Trier eine Sensation. Ihr Mezzosopran überstrahlt das Riesenorchester mit einer überragenden Wärme, Kultur und dramatischer Prägnanz. Und das Trierer Theater-Urgestein László Lukács sucht nicht nach sängerischer Selbstdarstellung. Er gibt dem Blaubart präzise und kultiviert das Dunkle, das Resignativ-Verschlossene mit, ohne dass diese Figur unverständlich bleibt.

Am Ende gibt der Blaubart jeden Widerstand auf und macht die letzte der sieben Türen frei. Es ist der Zugang zu seinen ehemaligen Geliebten – symbolisch stehen sie für Morgen, Mittag und Abend. Und Judit geht ewig ein in Blaubarts Schattenreich – eine erschreckte, eine verzweifelte und dann abgründig traurige Königin der Nacht.

### Wirkungsvoller Strauss

Hätte dieser völlig undramatische und doch tief berührende Einakter nicht besser für sich gestanden, ohne ein zweites Stück vor der Pause? Jedenfalls war der Kontrast groß zur frisch-fröhlichen Sterbe-Mystik, die Richard Strauss in seiner sinfonischen Dichtung „Tod und Verklärung“ verbreitet. Immerhin: Mal abgesehen von der allzu pedantisch musizierten, geradezu durchgezählten Einleitung war es ein wirkungsvoller Strauss und ein ungeschminkter, ein „ehrlicher“ dazu. Victor Puhl verzichtete weitgehend auf das Überredende, mit dem diese Musik prunken will. Das Orchester klingt nicht dicht und massiv, sondern erstaunlich aufgelichtet. Das Erlösungsmotiv, das Strauss Jahrzehnte danach in seinen vier „letzten Liedern“ zitiert, es bleibt frei von demonstrativer Wucht. Und am Ende entfaltet sich der Orchesterklang zu einer befreienden Größe und Weite. Vielleicht sprechen einfach praktische Gründe für dieses Doppelprogramm: Wo ohnehin reichlich Verstärkungen am Platz sind, lässt sich auch noch weiteres Stück in Großbesetzung aufführen.



László Lukács (Foto: Martin Möller)

Brief aus Wien

# Herr Doktor, Bitte!

**Michèle Thoma**

Ein junger Mann, der an der Uni Wien sein Doktorat machen möchte, wird um ein Motivationsschreiben gebeten. Begeistert, genervt postet er das auf Facebook. Ich möchte im Wartesaal mit Herr Doktor aufgerufen werden, postet eine Studierende. Viel mehr fällt den Kommentator\_innen nicht ein.

Die Zeiten, in denen Herren und den noch seltenen Frauen Doktor mit einem Melange aus Hochachtung und Devotion begegnet wurde, neigen sich selbst im Doktor-Paradies Österreich ihrem Ende zu. Die Zeiten, als im Kaffeehaus der Herr Ober schon von weitem den Herrn Doktor überschwänglich begrüßte, gern auch mal einem Dahergelaufenen einen solchen gratis verpasste, vielleicht schaute der gescheit. Als bei der Milchfrau und dem Fleischhacker und dem Greisler, dem kleinen Geschäft an der Ecke, die Frau Doktor laut und deutlich als solche begrüßt wurde. Wieviel Dekka Polnische heute, Frau Doktor? Die Frau Doktor war damals meist die stolze Besitzerin eines Herrn Doktor. In den Genuss solcher Schmeicheleinheiten beim Alltags-Shopping kommen heute weder die Doktorsfrauen noch die Studierenden. Milchfrauen, Fleischhacker und die Greisler sind verschwunden, die wenigen kleinen Geschäfte, wenn sie nicht zur Feinkost in den In-Bezirken mutiert sind, werden von Türken geführt, die akademischen Grade ihrer Kundschaft sind ihnen kein Anliegen.

Bleibt noch, als letztes Doktor-Reservat, der Wartesaal beim Herrn oder bei der Frau Doktor. (All)gemein sterblich sind alle hier, das ist jedem bewusst, der hier auf sein Ur-

teil wartet. Aber ein Zuckerl bzw. Balsam ist es schon, mit einem schönen Titel aufgerufen zu werden. Wobei es natürlich wie in jeder Hierarchie Abstufungen gibt, Herr Magister ist schon etwas Besseres, aber nicht das Beste. Außerdem im Aussterben begriffen, und wer wird schon als Master aufgerufen? Dazu fiele dem Ureinwohner doch nur der Hausmaster ein. In der Zeit zunehmender Akademisierung ist die Doktordichte bedenklich angestiegen. Konnte sich Frau Dr. vor zehn Jahren noch ein paar Augenblicke im Rampenlicht sonnen, wenn sie sich, wie hinfällig auch immer, von ihrem Wartesaalstuhl aufrappelte, hat sie jetzt Konkurrenz durch ihresgleichen bekommen. In einem Wartesaal in einem jener Bezirke, die sich selber Nobelbezirke nennen, war ich vor kurzem eine der wenigen ohne, ohne alles. In einem Wartesaal sitzt ein junger Mann, er wirkt wie ein Sandler (dt: Penner). Wie ein Herr Doktor aufgerufen wird, erhebt er sich.

Die jungen Menschen im Besitz eines solchen Titels unterscheiden sich auf den ersten Blick nicht besonders von ihren Altersgenossinnen, das Streng – Gediegen – Altbackene, das diese Titular\_innen noch vor zwanzig Jahre umwehte, hat sich verflüchtigt. Als meine Tochter ihren Magister bzw. Maaster machte, wurde ich plötzlich von der Titelitis-Verhöhnlerin zur ferventen Titel-Verteidigerin. Wofür ist schließlich ein akademischer Titel noch ein Garant, außer vielleicht in sehr marktorientierten Studien? In einer Zeit, die der Jugend immer mehr Bildung, Ausbildung, Weiterbildung abfordert, diese Anforderungen aber nicht mehr entsprechend belohnt und schon gar nicht entlohnt, soll einer wenigstens ein schönes Etikett verpasst werden. Selbst wenn es schon an Nimbus eingebüsst hat.

Frau Doktor macht sich auf Formularen immer noch ganz gut, Herr Doppeldoktor kann ein Schild mit meterhohen Lettern vor seiner Tür anbringen. Und wenn das Arbeitsmarktservice schreibt, klingt es auch gleich besser.

Anders als in Luxemburg, der Schweiz, den U.S.A., wo derjenige, der weder über ein dickes Konto noch über ein dickes Auto verfügt, eine arme Louder ist und Status quasi ausschließlich materiell definiert wird, wird in Wien auch dem leicht Verwahrlosten, von dem man annimmt, er sei ein Studierter oder zumindest ein Gescheiter, traditionell eine gewisse Achtung entgegengebracht. „Nach der Schrift reden“, also hochdeutsch, war schon was, ziemlich viel. Geistreichtum wurde höher geschätzt als Reichtum, Intellekt und dekorative Titel brachten vielleicht kein Geld ein, Respekt schon.

Aber ob das als Motivation für die neuen Akademikerinnen- Generation reicht? Der ärztliche Wartesaal ist nicht der Ort der angestrebten Selbstverwirklichung. Das akademische Präkariat wird zum Dauerzustand, unzählige best ausgebildete junge Menschen hanteln sich von Jöbchen zu Jöbchen, von befristeter Anstellung zum Projekt zum Praktikum. Universitätsdozentinnen haben häufig Gehälter knapp über dem Mindestlohn, beim nächsten Projekt heißt es Auf Wiederschaun. Lebensplanung wird so schwierig, der Kinderwunsch wird bei jungen Frauen endlos verschoben.

Aber zumindest in den Außenbezirken Wiens ist die Welt noch in Ordnung. Hier kann die gemeine Bürgerin in einen Bus steigen, der einen Dokortitel hat. Und wahrscheinlich verdient die Buslinie Dr. Richard sogar mit ihm. Oder trotz ihm.





Der Bürger, der was vermisst ...

## Geist

Frank Bertemes

„Jeder, der seinen Geist zeigen will, lässt merken, dass er auch reichlich vom Gegenteil hat.“

Friedrich Wilhelm Nietzsche (1844 - 1900), deutscher Philosoph, Essayist, Lyriker und Schriftsteller

Es geht weiter in unserer nicht chronologisch festgelegten Reihe von Beiträgen, die Impulse geben wollen. Impulse, die natürlich auch von diskutablen Autoren ausgehen können und die aus der Sicht eines Bürgers, der so einiges vermisst und sich auch selbst kritisch und sich seiner diversen Schwächen durchaus bewusst mit einbezieht, in diesen Artikeln vorstellen will. Diese selbstkritische Vorstellung ist besonders richtig wenn es um das vorliegende Thema Geist geht, von dem der eingangs zitierte große Geist, Friedrich Wilhelm Nietzsche, „le plus grand“, wie ihn sein Bewunderer und Nietzsche-Experte, Maître Gaston Vogel, bezeichnet, so einiges manifestieren konnte. Geist, der im Rahmen dieser Zeilen als die zweite Knappheit im Buch des Autors Henrik Müller im kulturissimo diskutiert werden soll. Denn was läuft auf dieser Welt schon ohne Geist?

Geist. Eigentlich Erregung, Ergriffenheit, so der Duden einleitend zur Begriffserklärung, dann weiter in der ersten Bedeutung des Terminus: „denkendes Bewusstsein des Menschen, Verstandeskraft. Wäre man nun gehässig und würde das einleitende Zitat des Denkers Friedrich Wilhelm Nietzsche auf das moderne Management und dessen geistige Vertreter anwenden, so würde man in der Tat voll bestätigt, dass man durchaus auch bei dem modernen Popanz, dem neoliberalen Schreckgespenst des Typus der modernen Konzernmanager, die auch kritisch „Smartmanager“ genannt werden, die in oft stark übertriebener Selbsteinschätzung zeigen wollen, wie viel Geist in ihnen steckt, bei näherer Betrachtung merken kann, dass eben auch bei ihnen, den (vermeintlichen) „geistigen Eliten“, reichlich viel vom Gegenteil ebendieses Geistes steckt. Nur: davon wollen sie, diese Manager, in ihrer übertriebenen Selbsteinschätzung natür-

lich nichts wissen. Und nicht nur sie...um „The Donald“ oder ähnliche (Klein-) „Geister“, die bedauerlicherweise bestens unter Beweis stellen, wes Geistes Kind sie in der Tat sind, nicht zu nennen. Doch um die politische Kaste weltbekannter und heftig diskutierter Kleingeister soll es im Rahmen dieses Beitrages nicht direkt gehen.

Zum Inhalt: Die Globalisierung. Das geistige Credo, das absolute Must moderner Ökonomie, der Wirtschaftswissenschaft, oder auch der Wirtschaftstheorie, die sich heuer natürlich pur neoliberal liest und im Geiste dieser (scheinbar) alternativen Doktrin als „einzige Wahrheit“ in diesem Kontext ebenso und exklusiv zu gestalten ist – globalisiert eben! Und der Autor der von ihm selbst definierten „fundamentalen sieben Knappheiten“ zeigt mittels des einst größten Entwicklungslandes der Welt, China, wie schnell dieser Industriestaat, der sich pikanterweise immer noch „kommunistische Volksrepublik“ nennt, dieser Welt voranstürmt – und eine interessante Facette der bisherigen Globalisierung illustriert. Die Produktionsmöglichkeiten sind der Fantasie der Menschen und ihren Fähigkeiten enteilt. Mit all den großartigen zusätzlichen Kapazitäten wissen wir noch nichts wirklich Spann-

des anzufangen. Bislang würde sich, so der Wirtschaftsautor, die Globalisierung im Kopieren des immer Gleichen ergeben, der Welt im frühen dritten Jahrtausend mangle es an Inhalten: Originelles und Originäres sind rar, die Globalisierung sei eben eine reichlich langweilige Veranstaltung geblieben. Sehr richtig, kann man da nur zustimmen, besonders, wenn man weiß, worum es dem Kapital, das uns diese, ihre Art der Globalisierung in ihrem pur profitorientierten Denken, bei dem der Globus nur als Instrument dient, pur egozentrisch eigennützig diktiert, immer wieder geht. Profit mit allen Mitteln! Warum? – fragt der Autor und liefert seine Antwort gleich mit: Weil Geist ein relativ knappes Gut ist! In der Tat, wenn das, was China, Osteuropa, Indien oder Vietnam versuchen, nämlich sich ihren Platz in der nun (globalisiert) „offenen Weltwirtschaft“ zu erarbeiten, indem sie praktisch das Gleiche produzieren wie Nordamerika und Westeuropa, nur zu niedrigeren Kosten, dann hat man wirtschaftlich gesehen, in real nichts wirklich „geistreiches“ gewonnen, also keinen Mehrwert in punkto „Geist“ erzielt. In der Folge wird die Welt zugeschüttet mit billigen Produkten: T-Shirts, Jeans, Jacken, Kinderbekleidung, all das lässt sich heute für wenige Cent herstellen, und sofern

westliche Marken – und auch das muss klar gesagt werden – diese Kleidungsstücke nicht mit dem Anschein von Exklusivität aufwerten, werden sie auch für wenige Euro verkauft. Das gilt übrigens für so vieles, was diese Länder produzieren und das man vulgo Know-how-Klau nennen kann, frei nach dem Motto: kopieren statt innovieren, Masse statt Klasse, Geiz statt Geist – es ist schon ein eintönig Ding um das globale Wirtschaftsgeschehen. Wirtschaftsspionage – ein Beispiel als bestes Indiz dafür, wie groß die Knappheit an Geist inzwischen auf dem Globus ist. Und dem kann man eigentlich nur voll zustimmen. Viele Menschen, wenige Köpfe. Wenn man denn gehässig wäre und den modernen Westeuropäer, um mal vor der eigenen Tür zu kehren, analysieren würde – wie viel „Persönlichkeit“ wäre bei all der

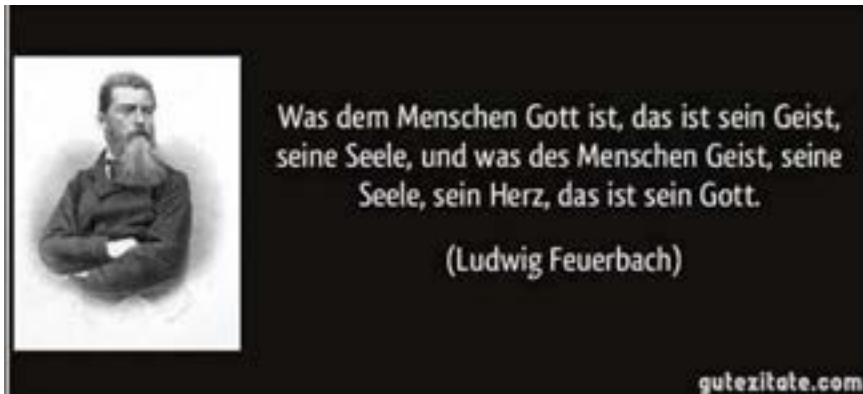




durchaus vorhandenen Bildung in der Tat vorhanden und auch erkennbar? Doch das ist im Kontext dieser Zeilen nur eine Randbemerkung, die sich allerdings ob der Austauschbarkeit unserer Spezies westlicher „Kultur“ ohne besonders hervorstechende Charaktere, die sich in vielen Bereichen widerspiegelt, in der Tat aufdrängen kann.

Eine Anmerkung des in diesen Zeilen analysierten Autors trifft den Nagel jedoch voll auf den Kopf: Die globalisierte Ökonomie gleicht einem extrem aufgepumpten Bodybuilder: üppige Muskelmasse, aber mit einem geradezu lächerlich kleinen Kopf! Besonders kritisch wird diese Erkenntnis, wenn man sich vergegenwärtigt, dass trotz aller Bildungsmöglichkeiten so viele Jugendliche eine Masse von Unqualifizierten darstellen, die ein manifestes Beschäftigungsproblem provozieren werden. Diese Tatsache wird besonders deshalb erschwerend sein, wenn man weiß, dass die Wirtschaft des 21ten Jahrhunderts, so der Autor des Managements, keine Leute mehr braucht, die ihr Leben lang das Gleiche tun. Sie braucht, so das moderne Credo, das fast schon lästig wird, das wir allerdings unkommentiert an dieser Stelle einfach mal so stehen lassen wollen, „flexible Geister“, die sich schnell in neue Felder einarbeiten können. So etwas als allgemeingültige Regel vorzudiktieren, ist allerdings mehr als bedenklich. In diesen Kontext passt denn auch die Bemerkung, dass, wer eine Lehre macht, nicht unbedingt schlechter ausgebildet ist als ein Hochschulabsolvent, diese qualifizierte Arbeitskraft auch schnell einen Arbeitsplatz findet, seinem Erfolg allerdings ein stetig wachsendes Arbeitslosenrisiko in späteren Lebensjahren droht. Beim Eintritt in den Beruf stehen die Absolventen einer Lehre den Jungakademikern praktisch in nichts nach, aber ab einem Alter von 40 Jahren steigen die Arbeitslosenquoten an, während Akademiker bis ins höhere Alter vermittelbar bleiben. Es gelingt den Absolventen des Lehrbildungsweges oft weniger, sich später den rasch wandelnden Anforderungen der Arbeitswelt anzupassen. Denn Personen, die für spezielle Berufe und entsprechend spezialisierte Arbeitsgebiete ausgebildet werden, haben dann ein Problem, wenn ebendiese Arbeitsgebiete wegfallen. Deshalb ist heute eine Transversalität, sprich die Fähigkeit, über Betriebs-, Branchen- und Tätigkeitsgrenzen hinweg wechseln zu können, eine wirkliche Voraussetzung. Ob dem denn nun wirklich so ist, und auch bleiben wird, sei einmal dahingestellt.

Bildungsexperten gehen jedoch davon aus, dass der Bedarf an Akademikern in der Wirtschaft fast unbegrenzt ist. Der Zwang



zur intellektuellen Aufrüstung ergibt sich auch aus der demografischen Entwicklung. Denn eine alternde und schrumpfende Bevölkerung kann nur noch Wachstum generieren, wenn sie es schafft, die immer kleinere Zahl von Beschäftigten immer höher zu qualifizieren. Eines muss man jedoch im Kontext dieser Zeilen klarstellen: dies alles ist aus der Sicht eines bundesdeutschen Autors gesehen und gewisse Gefahren bestehen für unser Ländchen garantiert in der Form nicht: Wir können uns die Arbeitskraft und die entsprechend geforderten Qualifikationen aus dem Ausland und besonders in der Großregion holen und uns so absichern. Denn um die Zukunft unserer Wirtschaft braucht man sich ob der Entwicklung, die wir kennen, die allerdings so vieles mit sich bringen wird, das uns in diversen Bereichen auch Schwierigkeiten provoziert – denn wir riskieren Opfer unserer eigenen Success-Story zu werden – kaum Sorgen zu machen, ganz im Gegenteil. Nur: Wie sieht es um die Zukunft unserer Jugend aus? Kann sie den geistigen Herausforderungen, der (erzwungenen) Flexibilität, wie schon erwähnt, überhaupt gerecht werden? Oder riskieren sie, von ihren ausländischen Altersgenossen im wahrsten Sinne des Wortes überrollt, überholt zu werden? Garantiert nicht dann, wenn sie fähig sein wird, auf die Herausforderungen zu reagieren, die unweigerlich auf sie zukommen. Dass da allerdings noch so manches aufzuholen sein wird, ist klar. Und dass unser Bildungssystem in diesem Kontext entscheidend sein wird, dürfte ebenfalls klar sein.

„Denn es ist zuletzt doch nur der Geist, der jede Technik lebendig macht.“

Und im Sinne dieses Goethe-Zitates gilt es, eine geistige Flexibilität zu lehren und sich diese positiv zu eigen zu machen. Dem in diesen Beiträgen diskutierten Wirtschaftsautor ist jedenfalls klar, dass in unserer Gesellschaft nicht mehr Generalisten oder Spezialisten die entscheidende Rolle spielen, sondern Menschen, die sich zwischen diesen beiden Ebenen bewegen können. In einer komplexen, sich rasch verändernden Welt kommt es jedoch zunehmend auf die Fähigkeit an, sich vertieftes Fachwissen in neuen Zusammenhängen zu erwerben, den

eigenen Horizont durch lebensbegleitendes Lernen beständig zu erweitern, neue Rollen einzunehmen und sich ständig neu zu positionieren. Es braucht also Leute, die über ein gutes und ständig ausbaubares Grundwissen verfügen und die in der Lage sind, sich rasch in neue Arbeitsgebiete einzuarbeiten. Diese raschen Wechsel gelingen jenen Personen am besten, die selbständiges Lernen und Problemlösen

seit früher Jugend gelernt haben. Das alles klingt klug und richtig, doch wer hat denn schon diesen „flexiblen Geist“, der unweigerlich aus diesen Phrasen des „modern Managements“ herauszulesen ist und den wohl nur Eliteschüler, eine Minorität also, die auch eine bleiben wird – weil das von gewissen Kreisen so erwünscht ist – als Voraussetzung der entsprechenden Forderungen, die aus diesen schön klingenden Sätzen neoliberaler Machart herauszulesen sind, in der Tat mitbringen. Der entsprechende Gipfel ist dann noch die zusätzliche Bemerkung, dass (Zitat des Autors Henrik Müller): ...statt neue Fähigkeiten für neue Zeiten zu vermitteln, der politisch-ökonomische Komplex immer noch die Fiktion pflegt, dass das Handwerk nun mal „goldenen Boden“ habe...Und für die heutigen und zukünftigen Betriebe wird die Situation nie mehr so komfortabel werden wie in der Vergangenheit. Die Topmanager erkennen das Problem, wännen sie sich doch in einem „War for talent“, um in der Sprache der Manager zu bleiben, also einem Kampf um die Talente. Im 21ten Jahrhundert steht die Wirtschaft vor einem Paradigmenwechsel. Die Globalisierung und die Integration von Milliarden gering ausgebildeter Menschen in die Weltwirtschaft drücken auf Löhne und Preise. In diesem Sinne verweist der Autor auf einen anschwellenden Druck zum „geistigen Upgrading“ – Wer sich dem Wissenswettbewerb nicht stellt, der verliert, verarmt, verkümmert. Das gelte, so Henrik Müller schlussfolgernd, für jeden einzelnen Menschen, für jedes Unternehmen, für jede Gesellschaft. Und die Basis dafür sind weder Wissen noch Information, sondern – eben: Geist!

Und diesen Geist sollten wir Kritiker durchaus auch pflegen, um ihn gezielt dezidiert einsetzen zu können. Nämlich um uns mit unseren sozialen und demokratischen Werten, die wir im Sinne einer sozialen Marktwirtschaft, die es durchaus einmal gab, einmal gelernt haben, gegen die neoliberalen Vorgaben, die gewisse Wirtschaftsmanager und die ihnen zudienenden Journalisten uns als allein selig machenden Weg vordiktieren wollen, engagiert zu wehren.

Geist eben...Unser Geist!

Der Geist des Volkes!

## Kapitalistisches Wirtschaftsmodell

## Am Ende oder nur Sand im Getriebe?

Jim Schumann

Die Demokratie befinde sich in einer „tiefen Krise, ausgelöst von den Folgen schneller wirtschaftlicher und technologischer Veränderungen, von der tiefen sozialen und kulturellen Polarisierung und dem Erstarken post-faktischer politischer Debatten“, betont der Global Risk Report 2017, die Auftaktstudie des alljährlichen Treffens in Davos.

„Die allgegenwärtige Korruption, kurzfristiges Denken und die ungleiche Verteilung der Wachstumserträge legen nahe, dass das kapitalistische Wirtschaftsmodell für die Menschen nicht mehr funktioniert“, meinte Klaus Schwab, Gründer und Leiter dieser Organisation. Dieses Gefühl, dass der Kapitalismus sich in einem kritischen Zustand befindet, kritischer als irgendwann sonst seit dem Ende des Zweiten Weltkriegs, ist gegenwärtig weit verbreitet.

Im Rückblick erweist sich, dass der Crash des Jahres 2008 lediglich die jüngste einer langen Abfolge politischer und wirtschaftlicher Funktionsstörungen war, die mit dem Ende des Nachkriegsprosperität Mitte der 1970er Jahre einsetzten. Von Krise zu Krise nahm deren Schwere zu, Tempo und Ausmaß ihrer Ausbreitung wuchsen in einer immer stärker verflochtenen Weltwirtschaft rapide an. Der weltweiten Inflation der 70er Jahre folgte eine wachsende Staatsverschuldung und die in den 1990er Jahren betriebene Haushaltskonsolidierung ging mit einem scharfen Anstieg der Verschuldung im Privatsektor einher. Seit nunmehr vier Jahrzehnten sind in der „fortgeschrittenen“ industriellen Welt Un-

gleichgewichte der Normalzustand.

Geht es also mit dem Kapitalismus zu Ende? Tatsächlich haben, seit der Begriff in der Mitte des 18. Jahrhunderts gebräuchlich wurde, alle wichtigen Theoretiker des Kapitalismus, von Marx über Ricardo, Schumpeter und Keynes, dessen bevorstehendes Ableben vorausgesagt. Doch warum sollte der Kapitalismus sich, bei all seinen Unzulänglichkeiten, überhaupt in einer Existenzkrise befinden, wo er doch auf keinerlei Opposition mehr stößt, die den Namen verdient? Könnte es sein, dass der siegreiche Kapitalismus sich selbst zum schlimmsten Feind geworden ist?

## Die Langzeittrends

Krisensymptome gibt es viele, doch ragen unter ihnen drei Langzeittrends heraus. Da ist einmal der anhaltende, durch die Ereignisse von 2008 noch verschärfte Rückgang des wirtschaftlichen Wachstums. Dann gibt es, verbunden hiermit, einen ebenfalls anhaltenden Anstieg der Gesamtverschuldung in führenden kapitalistischen Volkswirtschaften, in denen Regierungen, Privathaushalte und Unternehmen der Finanz- wie der Realwirtschaft vierzig Jahre hindurch finanzielle Verbindlichkeiten angehäuft haben. Darüber hinaus nimmt, während die Verschuldung ansteigt und die Wachstumsraten sinken, die Ungleichheit sowohl der Einkommen als auch der Vermögen schon jahrzehntelang zu.

Stetiges Wachstum, stabiles Geld und ein gewisses Maß an sozialer Gerechtigkeit galten lange Zeit als unerlässliche Bedingung für die Legitimität einer kapitalistischen Wirtschaftsordnung. Aus diesem

Blickwinkel muss besonders beunruhigen, dass die drei genannten kritischen Trends sich wechselseitig verstärken, während die Reichen entschieden auf der strikten Einhaltung des „Matthäus-Prinzips“ beharren: „Denn wer da hat, dem wird gegeben werden, dass er Fülle habe; wer aber nicht hat, von dem wird auch genommen, was er hat“ (Matth. 25, 29). Kann eine solche Entwicklung, die einem Teufelskreis vergleichbar scheint, immer so weitergehen?

## Stagnation mit Blasenbildung

Für die Vorstellung, dass weniger mehr sein könnte, hat eine kapitalistische Gesellschaft kein Verständnis. Das kapitalistische Profitstreben kennt kein Ende und kann es nicht kennen. Nur, der Kapitalismus kann das Wachstumsniveau, das er braucht, um die Schaffenden dafür zu entschädigen, dass sie anderen bei der Akkumulation von Kapital behilflich ist, nur dann erreichen, wenn die Technologie immer neue Möglichkeiten zur Steigerung der Produktivität erschließt. Die Ausbreitung der Informationstechnologien unserer Tage hat bisher aber nur geringe Produktivitätssteigerungen bewirkt. Seit dem Fall der Lehmanbank sind Prognosen einer langanhaltenden Stagnation zum Gemeinplatz geworden. Die Stagnationsökonomie, die sich vor unseren Augen herausbildet, wird aber alles andere als stationär sein. In dem Maße, wie das Wachstum nachlässt und die Risiken zunehmen, wird sich der Überlebenskampf verschärfen. Es wird zu einer Intensivierung der Suche nach neuen Möglichkeiten der Naturausbeutung, der Intensivierung der Arbeit und der Zulassung „innovativer“ Finanzpraktiken kommen, alles in dem verzweiferten Bestreben, die Profite hoch und die Kapitalakkumulation in Gang zu halten. Das plausibelste Szenario einer Stagnation mit Blasenbildung ist ein Kampf aller gegen alle, punktiert durch gelegentliche Panikausbrüche.

## Oligarchen bitten zur Kasse

Was eine weitere Störung des gegenwärtigen Kapitalismus angeht, so spricht nichts dafür, dass der Langzeittrend zu immer größerer wirtschaftlicher Ungleichheit bald oder überhaupt jemals zu Ende gehen wird. Ungleichheit verhindert Wachstum. Das billige Geld, das die Zentralbanken gegenwärtig bereitstellen, angeblich um wieder Wachstum zu schaffen, verschärft die Un-



„Kapitalismus kann tödlich sein“ – Plakatanschlag am S-Bahnhof Hermannstrasse Berlin



gleichheit noch weiter, indem es den Finanzsektor aufbläht und spekulative statt produktive Investitionen anregt. So wird die Umverteilung nach oben zu oligarchischer Umverteilung: Statt dem allgemeinen Interesse an wirtschaftlichem Fortschritt zu dienen, gerät sie zur Ausplünderung vermögender Gesellschaften. Hier fallen einem Länder wie Russland, Griechenland oder Spanien ein, und zunehmend die Vereinigten Staaten.

Oligarchische Umverteilung beschwört eine albatraumartige Vorstellung herauf: von Eliten, die sich darauf verlassen können, dass sie das System, das sie reich macht, werden überleben können. Dies gilt selbst für Länder, die man nach für Demokratien hält. Diese Eliten aber müssen sich keine Gedanken mehr über nationales Wirtschaftswachstum machen, weil ihre transnationalen Vermögen so oder so wachsen.

## Der Ausverkauf des Sozialstaates

Eng verbunden mit den vorhergehenden Ausführungen ist eine weitere Funktionsstörung: die Plünderung der öffentlichen Sphäre durch Unterfinanzierung und Privatisierung. Seit den 1970er Jahren kann man die Entwicklung vom Steuerstaat zum Schuldenstaat und dann zum Konsolidierungs- oder Austeritätsstaat verfolgen. Während die Einkommenszuwächse sich immer massiver bei den obersten „One Percent“ konzentrierten, schrumpfte der öffentliche Sektor oft dramatisch, regelrecht ausgehungert zugunsten des international mobilen oligarchischen Reichtums.

Schon vor 2008 hatte sich als selbstverständlich durchgesetzt, dass die fiskalische Krise durch Ausgabenkürzungen statt durch Steuererhöhungen, auch und besonders für die Reichen, überwunden werden müsse. Die Konsolidierung der öffentlichen Finanzen durch Austeritätspolitik wurde und wird den Gesellschaften aufgezwungen, ohne Rücksicht darauf, dass dies das Wachstum beeinträchtigen kann. Auch das scheint darauf hinzudeuten, dass sich die Ökonomie der Oligarchen von derjenigen der Normalbürger abkoppelt. Die Reichen brauchen nicht damit zu rechnen, für die Maximierung ihrer Einkommen auf Kosten der Gesamtwirtschaft einen Preis zahlen zu müssen. Das Ergebnis ist bekannt: wirtschaftliche Stagnation in Verbindung mit oligarchischer Umverteilung.

Kein Kapitalismus ohne Betrug

Korruption ist die vierte Funktionsstörung des zeitgenössischen Kapitalismus. Für den Soziologen und Nationalökonom Max Weber basierte der Kapitalismus weniger auf dem Wunsch reich zu werden, als auf Selbstdisziplin, methodischem Vorgehen, verantwortlicher Verwaltung, nüch-



Kapitalismus - Grenzenlose Profitgier © kritisches-netzwerk.de

terner Hingabe an einen Beruf als Berufung und rationaler Lebensführung. Was Weber nicht voraussehen konnte, war die neoliberale Revolution im letzten Drittel des 20. Jahrhunderts mit den von ihr geschaffenen Möglichkeiten zu grenzenloser Bereicherung.

Ohne Weber zu nahe treten zu wollen: Betrug und Korruption haben den Kapitalismus seit je begleitet. Seit dem Aufstieg des Finanzsektors zur Vorherrschaft über die Realwirtschaft hört sich Webers Beschreibung des Kapitalismus an, als sei sie von einer gänzlich anderen Welt.

Bezahlung von Rating-Agenturen, Offshore-Schattenbanking, Geldwäsche, Beihilfe zur Steuerflucht, betrügerisches Fixing von Zinssätzen und Goldpreis, usw. - in unserer heutigen globalen Wirtschaft sind die größten Firmen nicht nur „too big to fail“, sondern auch „too big to jail“. Es ist demnach nicht erstaunlich, dass die öffentliche Wahrnehmung des Kapitalismus mittlerweile von tiefem Zynismus geprägt ist; das System wird als eine Welt schmutziger Tricks zur endlosen Bereicherung gesehen. Niemand glaubt mehr an eine moralische Renaissance des Kapitalismus.

## Internationale Anarchie

Seit jeher benötigte der Weltkapitalismus ein Zentrum, das seine Peripherie sicherte und ihn mit einem glaubwürdigen Währungssystem versah. Bis in die 1920er Jahre hinein übte Großbritannien diese Funktion aus, und ab 1945 bis in die 1970er Jahre waren es die USA. Stabile Austauschverhältnisse sind für Handel und Kapitalströme über nationale Grenzen hinweg sehr wichtig. Ein effektives Zentrum wird des Weiteren gebraucht, um Regime zu stützen, die bereit sind, die Extraktion von Rohstoffen zu niedrigen Preisen zu dulden.

Der zeitgenössische Kapitalismus leidet zunehmend unter globaler Anarchie, weil

die USA ihre Nachkriegsrolle nicht länger ausfüllen können und eine multipolare Weltordnung sich nirgendwo abzeichnet. Stück für Stück zerbricht die Zwangsheirat, die den Kapitalismus seit 1945 mit der Demokratie verband. An den drei Fronten, Arbeitskraft, Natur und Geld, sind regulative Institutionen, die den Fortschritt des Kapitalismus zügeln sollten, kollabiert und es ist keine politische Kraft in Sicht, die sie wiederherstellen könnte.

## Schlussbemerkungen

Das kapitalistische System leidet unter mindestens fünf sich verschlimmernden Funktionsstörungen, gegen die es bislang kein wirksames Mittel gibt: nachlassendes Wachstum, Oligarchie der Reichen, Aus-hungerung der öffentlichen Sphäre, Korruption und internationale Anarchie. Was in Anbetracht der jüngsten Geschichte des Kapitalismus und der Krise der demokratischen Institutionen zu erwarten steht, ist eine lange und schmerzhaftes kumulative Verfalls.

Von Historikern hören wir, dass Krisen für den Kapitalismus nichts Neues und möglicherweise sogar erforderlich sind, damit es ihm auf längere Sicht gut geht. Allerdings beziehen sie sich dabei auf zyklische Bewegungen nach denen kapitalistische Wirtschaftssysteme zu einem neuen Gleichgewicht finden können. Doch was wir derzeit erleben, erscheint im Rückblick als ein kontinuierlicher Prozess schrittweisen Niedergangs, der sich zwar hinzieht, aber um so unerbittlicher durchsetzt. Schwaches Wachstum, immer größere Ungleichheit, immer höhere Verschuldung bei den einen, Austeritätspolitik bei den anderen, werden nicht unbegrenzt anhalten können und zusammengekommen werden sie auf die Dauer in eine Krise münden, deren Beschaffenheit wir uns konkret noch kaum vorstellen können.



## Letter from England

## Britain's children

Diana White

The news the UK is only taking a total of 350 lone, refugee children, coincides with three disturbing reports.

The first is that „Centrepoin”, the charity for homeless youngsters, faced with a huge increase in demand for its services has, with public support, opened a help-line as back-up to its Refuge. Marriage is declining, single motherhood and divorce are common, and second partners can resent the child of a former relationship: forced out of their homes and without relatives to help them, these young people live on the streets.

The second report points to our low position in world ratings for children's mental well-being. The UK's record when it comes to child welfare isn't good. We no longer send boys up chimneys, nor do we have children working fourteen-hour shifts in factories, but sexual abuse of vulnerable girls and boys is still rife; the fact it was, and probably still is, ignored by police and local authorities shames us. And the barbaric operations practised on girls of other cultures that remain unreported by doctors and teachers is another disgrace. But children have never ranked highly in England; it wasn't until 1989 that the Children's Act addressed some of the questions concerning their care and best interests.

The third report states how the education of poor pupils lags more than two years behind that of their more affluent peers - though it doesn't take a report to work that one out. Aside from truancy and those with special needs, young carers, playing mother to still younger siblings as they assume responsibility for an ill or drug-addicted parent, number thousands, as do those who work to support a family. Local authorities, strapped for cash, cannot supply the help needed by these youngsters and their education suffers.

Of course we must help the young refugees whose parents have sent them away in the hope of a better life, but we must also do the same for the thousands of British children in need of help. The government says refugees are entitled to the same benefits as a British child, but if it cannot, or won't, cope with our own disadvantaged and suffering children, how can it cope with the refugees? There is also another rapidly increasing group of children who lack parental support: those in care. The lucky ones will find foster parents or be adopted. Unusually, in my relatively small circle, I know three women who were adopted.

Their stories originate in the upheaval of WW2, with a „here today and gone tomorrow” mentality for men and women trying to survive the war, and at a time when illegitimacy was unacceptable. But for British children today, family breakdown, drug abuse and violent parents are mostly the reasons for adoption; like other countries we no longer stigmatize those born outside marriage.

Historically, illegitimate children always suffered discrimination; only the Welsh had the good sense and humanity to consider a child legitimate, and therefore entitled to inherit, if they were accepted by the father as his offspring. English children fared better if adopted, which might entail an apprenticeship or becoming the Ward of someone, although there were no rights for people who cared for a Ward. Nineteenth century writers in particular made great play with this, layering the inherent pathos of a rescued child living happily, with the potential disaster of the natural parent demanding their return, generally to squalor and degradation. In the early twentieth century there were a few societies which organized unofficial adoptions, but as this relied on the judgement of the interviewing panel, composed largely of philanthropic women looking for respectability rather than genuine suitability, it cannot have been entirely satisfactory. But this ad hoc unofficial adoption process was assumed to work, such that it wasn't until 1926, the same year children became legitimate if their parents eventually married, that adoption was given legal status. However, having sight of your birth certificate, which gave the potential to discover your birth mother, has only been possible since 1975. Providing there was consultation with a

trained advisor beforehand, access to records for over eighteens was made possible.

Wherever and whenever you look in this island, you are faced with an unpalatable truth: Brits don't appear to care much about their young people. It is hard in these tempestuous times to find totally happy and hopeful young people, but there are degrees of unease and unhappiness. As we struggle to organize ourselves after Brexit and decide how to deal with a dangerous world, surely it is the moment to take comprehensive steps to give our future generations hope and security. We could start with the refugees and the youngsters living under bridges. We could continue by addressing the gulf existing in education between better and less well off. And we could tackle the issues that make children as young as ten the only „adult” in a household.

A child's life can be extremely problematic, even for the privileged, but for those who struggle in a society that discriminates against them, the world's chaos increases their fears. The divisions, both social and financial, existing in Britain are still firmly in place, and although Governments may recognize this and put in place measures, usually tax-related, to help poorer families, they are never enough. Endemic poverty requires a determined and robust initiative to give all children the same chance, irrespective of background, colour or origin. It is utterly disgraceful that the UK, a civilized and developed island, is bottom of the league for children's welfare.

It's time for Britain to recognize childhood as a precious and fleeting moment in our lives, and one that shouldn't be a time of uncertainty and struggle.



Foto: gymtopia.org

In the air

# An American Dream

Ariel Wagner

Despite vociferous popular protest, the state visit to Britain of the president of the United States was to go ahead. As the prime minister had stated (with less than total accuracy), US presidents have always visited Britain; it was part of the special relationship. And now, post Brexit, that relationship was more special than ever.

Organizing the visit was a diplomatic nightmare, to put it mildly. Well over a million outraged Brits had signed a petition against it and hundreds of thousands of them took to the streets; Members of Parliament, led by the forthright Speaker of the Commons, made it abundantly clear that were the visit to take place, the president would not be invited to address the House.

Diplomats on both sides of the Atlantic groaned and settled down to work out a compromise that would offend the fewest sensibilities. It was suggested the president would not wish to spend much time in the capital, preferring to tour Scotland, visiting his golf clubs in Turnberry and Balmedie, and of course, the village of Tong, on the Outer Hebridean Isle of Lewis, where his mother had been born and bred. The Scottish countryside was particularly lovely in late summer, the weather sometimes mild and warm. A long week-end, say, in late August or September, was considered an appropriate moment: if the period between 5th and 15th September were avoided, Parliament would be in recess, so faces would be saved. Also, importantly, many people would be on holiday, making security less of a headache. Any number of plots against the president's life had been uncovered, and variously ascribed to Mexicans, the press corps, psychiatrists, feminists, left and right wing terrorists, crazed loners, Islamists, CNN, evicted Palestinians, an ageing Nobel author, ex-president Obama, National Security...oh, everyone, really... but no one had managed to get near the president. („Is this guy a goddam hologram?“, fumed one CIA man). Truth was, very few people had access...

A draft itinerary surfaced from the diplomatic depths and was provisionally settled on. Except for the most sensitive issue of all: the involvement in the visit of Her Majesty, Queen Elizabeth II. Her advisors broached the subject with great tact but the monarch could not be persuaded to grant the president an audience, or host a state banquet in his honour. One would be at Balmoral, as one always was at that time of



year, and one was too old for the arduous journey to London. Especially, Her Majesty was overheard to murmur, for this vulgar person who owned a gold lift and groped women. The queen's distaste quelled further discussion. The Americans were informed and there was a lull in proceedings. Then the CIA got onto MI5 (through channels). Increasingly high-level meetings took place, eventually involving the queen's household and family and culminating in a lengthy conversation with the monarch herself. What was said was never revealed. Reports merely stated that Queen Elizabeth had consented to receive the president briefly and bestow on him a "token of her subjects' esteem". Everyone concerned in negotiations sent up prayers to their respective gods. The date and place for the audience were set.

\*

The official guests – the president's wife, in ice-blue, his daughters in white, and the rest of his family in designer outfits - perch stiffly on little gilt chairs, flanked by bulky men whose restless eyes rake the marble magnificence of the chamber. The Queen wears a long-sleeved, rose-pink dress, with matching feathery hat, long black gloves and an expression poised between stern and grim. She is surrounded by ladies in waiting, in gowns and tiaras, and footmen in livery. Her husband, in kilt and sporran, stands glowering at her side; her corgis sit corralled in a corner.

A footman primly announces the President of the United States of America. The Queen stands still and stony. The president strides towards her, arms outstretched. „Howdy, Your Majesty, Ma'am,“ he says and bows over the gloved finger-tips briefly held out and withdrawn.

„Mr President“, intones Her Majesty, “In

the name of the people of Great Britain and the Commonwealth, it is our duty and pleasure to bestow on you a token of the esteem in which you are held in these Isles, in your own country, and doubtless, indeed, throughout the civilised world.”

The president inclines his head and smiles in gratified expectation.

The Queen makes a slight gesture and a footman steps forward, bearing a cushion covered with a golden cloth.

It all happens very quickly: A second footman whisks off the cloth; the Queen takes up the pistol, aims and fires a single shot to the heart. The president's mouth and eyes open wide and he crumples to the floor, jacket floating wide, red tie merging into reddening shirt. The guests freeze in classic gestures of horror. Prince Philip claps and cries „Well done, old girl!“ The Queen blows coolly on the nozzle of the gun and replaces it on the cushion.

The whirring clatter of a helicopter tears through the silence. Daniel Craig parachutes in through the window amid a crash of shattering glass, grabs the Queen round the waist and flies off with her, up and away. The din of the helicopter recedes - and all hell breaks loose in the chamber. Ladies scream, the president's wife throws back her head and laughs, showing vampire teeth; a black-clad figure kneels by the corpse, checks the pulse, shakes his head and smiles; lackeys pirouette round him with mops and buckets.

The bulky men stride around gesturing and shouting into mobiles; the prim footman practises golf swings; Prince Philip dances a reel with a lady in waiting; the corgis chase the golf-balls, yapping madly. Sirens whoop and wail. Alarm-bells shrill and slowly dissolve in the alarm-clock's gentle trill.



Chères questions et affirmations gratuites

## Blabla Âme

Paul Hemmer

Si je vais au fond de ce que je suis, j'apprends que je suis fait de champs fantomatiques, de forces vectorielles abstraites. Cela me fait une belle jambe.

Ce qui m'intéresse dans ce qui me fait vivre n'est pas l'onde-particule ultime la plus fine imaginable. Le niveau moléculaire me suffit.

Je suis mes gènes, mes souvenirs, mes rêves. Je suis mes mécanismes moléculaires.

Mécanismes moléculaires, nutrition, reproduction, sentiments, mouvements, raisonnements, souvenirs, rêves, santé, vie.

Les mécanismes moléculaires de la vie organique sont de mieux en mieux connus, compris, manipulés, et cela sans recours à une âme séparable de la vie.

Les mécanismes moléculaires de la vie intellectuelle et morale également sont de mieux en mieux étudiés par la neuroscience, sans recours à quelque âme immatérielle.

L'âme est cette chose au corps qui est la vie (merci Nietzsche. Ainsi parlait Zarathoustra, chapitre 15 : Des contempteurs du corps).

Consultant les anciennes religions, philosophies, psychologies, littératures et ésotérismes sur l'âme, j'en apprend des vertes et des pas mûres. Presqu'aucune n'est utilisable par le bon sens.

Ceux qui ne peuvent se consoler de mourir s'inventent une âme immortelle. Chez nous, le plus grand fauteur de troubles, avec son mythe de l'âme immortelle, est le christianisme.

Mes amis Héraclite, Démocrite, Epicure, Lucrèce, ces hommes de bon sens, ont été diabolisés par les chrétiens.

Platon, Aristote, Pythagore et leur charabia sur l'âme occupent toujours le devant de la scène et des esprits.

Le bouddhisme réussira

peut-être à réconcilier la race humaine avec son impermanence évidente.

Peu importe qui (le pape Zosime au concile de Carthage) a établi pour les chrétiens la doctrine de l'âme principe de vie distinct du corps.

Cette idée bizarre a survécu longtemps. Le dualisme cartésien en est un avatar philosophique. Ma question à tous ces croyants: avez-vous déjà vu un message sans support?

Religieux, philosophes, psychologues et autres mystagogues attitrés continueront à vendre leur salade sur l'âme jusqu'à ce que personne ne les écoute plus.

Nephesh, le souffle. L'âme, la vie respire et souffle.

Psychè, le papillon. L'âme, la vie fleurette comme un papillon.

Dans les langues les plus diverses, le mot censé désigner la chose au corps qu'est l'âme reflète toujours le mouvement de la vie, ses couleurs, son chatouement, son rayonnement, sa chaleur.

Alors, pourquoi compliquer les choses en détachant du corps vivant cette chose au

corps qu'est l'âme, donc la vie? Pour vivre éternellement? Insatiables!

Récemment un poète sympathique, François Cheng a publié un petit livre dense sur l'âme, „cette chose dont on ne doit pas parler, au risque d'incommoder”. (De l'Âme, Editions Albin Michel, 2016)

En sept lettres à une chère amie, le poète nous gratifie d'un brillant hommage à la vie et à l'univers, un vrai cantique.

J'ai plaisir à citer quelques-unes de ses expressions pour circonscrire l'âme, notion vague et floue pour ceux qui ne la réduisent pas à la vie et ses prolongements.

„Unité de notre être, vraie unité personnelle, figure apparemment cohérente, élan vers le beau, profondeur de l'être, vrai rayonnement, bouffée d'air frais, vérité plus durable que nos contingences, émoi d'un autre ordre, souffle primordial, réalité fondamentale, besoin et désir, tout unique et unifié, profondeur insaisissable, principe de vie, désir d'être, part la plus intime, la plus secrète, la plus inexprimable et la plus vitale de chaque être, marque de l'unicité de chacun, entité autonome, présence unique, incarnation de l'unicité de l'être, entité irréductible et irremplaçable, unité de fond et, par là, une dignité, une valeur, en tant qu'être....”

Au fond, la conscience de soi et de sa position dans l'univers.

„L'univers, immensément là, se montre un instant miraculeusement émouvant; et quelqu'un perdu là, au sein de l'éternité, un instant, l'a vu et s'est ému...”

Chers (chères) ami(e)s, ami(e)s chairs, chairs vivantes.

Sur le tard, on se découvre une âme? Ou on se l'invente? Sur le tard on vit plus consciemment.

Et la conscience, qu'est-ce? Excellente question. Pas de réponse. Peut-être un rêve éveillé?

L'âme est un produit de l'imaginaire.

Aum...



Gramma apo tin Ellada

# Der Koloss von Zawerda

Linda Graf

Im Hafendorf am Ionischen Meer ist er eine bekannte Erscheinung, auch Neuankömmlingen fällt er auf. Makis ist groß, von kräftiger Statur, schlank ist er nicht. Ende Fünfzig, Frühaufsteher, braust er bereits bei Sonnenaufgang auf seinem winzigen Motorrad an, einem uralten Yamaha Chappy, das unter seinem Gewicht gänzlich verschwindet. Sein Großvater stammte von der Insel Lesbos, er war Kaufmann, besaß ein Schiff, und betrieb einen erfolgreichen Handelsaustausch mit Smyrna.

Während des Osmanischen Reiches war Smyrna der wichtigste Handelsplatz Kleinasiens, und bis 1922 war das heutige türkische Izmir an der Ägäisküste hauptsächlich von Griechen bewohnt. Doch 1922 wurde Smyrna während des türkisch-griechischen Krieges zerstört und vollkommen in Brand gesetzt. Um die 25.000 Zivilisten wurden in einem grausamen Blutbad niedergemetzelt, die griechischen Einwohner

wurden vertrieben. Die meisten emigrierten nach Athen, wo das heutige Nea Smyrni an ihre einstige Herkunft erinnert. Die Türken setzten das Schiff von Makis' Großvater in Brand. Ihm erging es wie vielen anderen Griechen, er verlor alles, was er besessen und sich erarbeitet hatte. Er wurde depressiv, kam in die Irrenanstalt in Korfu, wo er sich 1925 das Leben nahm. Makis' Vater schmuggelte Landsleute, die sich der Unterdrückung der Engländer und Einberufung in die Englische Armee widersetzen, während des Zweiten Weltkriegs von Lesbos in die Türkei. Er wurde bei diesem Unternehmen geschnappt und in ein deutsches Konzentrationslager gesteckt. 1945 kam er frei und blieb in Deutschland. Dort lernte er Makis' Mutter kennen, eine Griechin aus Pyrgos. Er stieg in das Familienunternehmen in Frankfurt ein, eine Gerberei, dann in den Pelzhandel.

Bereits in jungen Jahren begleitete Makis seinen Vater auf dessen Handelsreisen nach Libanon, Ägypten, Asien, Griechenland. Dann ging der Pelzhandel ein. So kam es, daß Makis sich in Zawerda niederließ, am Ionischen Meer, einem ruhigen Flecken, wo er zuvor mit seiner Familie Urlaub gemacht hatte. Hier stieg er selbst in die Tourismusbranche ein. Makis hatte Zimmer mit Meerblick zu vermieten und bot Verköstigung rund um die Uhr an. Es kamen erstmals englische Touristen in den Ort. Dauernd, erzählt er, war er damals mit seiner jungen Frau und zig Helferinnen aus dem Dorf am Kochen. Heutzutage geht der Koloss von Zawerda das Leben ruhiger an. Nicht verzagen, Makis fragen, lautet die Devise. Er sitzt beim Kartenspielen oder Kreuzworträtseln im Kafion, und erkundigt man sich um den Kauf eines Wagens oder Grundstücks, um Strohsitze, Klimaanlage, Reparaturen, Anwälte, Ärzte: Makis hat Auskunft und Telefonnummer parat. Ist Hilfe fällig, geht er mit den ansässigen Nichtgriechen ins Steuerbüro, zur Polizei, berät sie, wo Schuhwerk geflickt, wo sie Tontöpfe, wo sie Olivenöl kaufen sollten. Auch in Politikhistorie, Mythologie und Kulturgeschichte ist Makis kenntnisreich. Bei Wein und Ouzo gibt er seine Anekdoten und Ansichten lautstark kund. Man füge keinen Pieps ein, denn den Versuch zum Mitreden erstickt der Redner im Keim. Er hat Temperament, er quatscht, scherzt,

stichelt, zuhören kann er nicht. Makis hat einen Esel, der sich zur Brunftzeit die Seele bei gebleckten gelben Zähnen aus dem Leib brüllt und sich zwecks Eseldamen auf und davon macht. Alle kennen seinen Esel, rufen Makis an. Er holt ihn ab, führt ihn am Seil per Motorrad nach Hause. Sein Hund Papàtas, ein pechschwarzer Mischling, läuft ihm kilometerweit hinterher, von einem Dorf ins andere. Makis füttert herrenlose Katzen, ausgesetzte Welpen, Hungern kommt nicht in die Tüte. Damit wären wir bei dem, was kennzeichnend ist für den Koloss von Zawerda: Speis und Trank. Makis ist ein leidenschaftlicher Esser, ebenso gierig wie er ein Feinschmecker ist. Vor seinem kolossalen Appetit muss man sich zu schützen wissen, das Mezze vor seiner Nase wegschnappen und außerhalb Reichweite auf dem Tisch absetzen.

Was hervorragende Weine, Schnäpse, Likörs angeht, ist Makis ein Connaisseur. Seiner Gaumenfreude zuliebe ist ihm kein Weg, kein Laden oder Kleinbetrieb zu weit. Will man seine Gäste kulinarisch verwöhnen, erkundigt man sich beim Kolossen, wo es das Beste vom Besten gibt. Er gibt Auskunft und lädt sich mit ein. Wie ein Trüffelschwein hat er ein Gespür für Delikatessen, spürt frische Garnelen im Dorf auf, Muscheln, Thunfisch. Den selten gefangenen Krötenfisch, eine urtümlich hässliche, aber fabelhaft mündende Tiefseekreatur. Damit kocht Makis eine Insider-suppe. Für seinen Freund aus Österreich treibt er die Martinsgans auf. Er kommt mit frischer Schweinsleber im Kafion an, und bratet er sie nicht selbst, gibt er Anweisungen, wie sie zubereitet gehört. Dem sagenhaften Fleisch zuliebe fährt der Koloss mit uns zum Metzgerladen nach Vonitsa, zur kioskgroßen Bäckerei in verschlungener Nebengasse, wo Mehlsäcke an der Wand lehnen und die Bäckerfrau Knusperbrote aus dem Backofen schaufelt. Nachdem Fleisch und Brot im Kofferraum verstaut sind, ist Ouzo-Zeit. Fachkundig steuert der Koloss die beste Taverne an der Strandpromenade an. Die Mezzes munden, die Preise sind günstig. Man kennt ihn, man weiß um seinen gesunden Appetit. Es gibt so viele Mezzes zu den so vielen Ouzos, dass wir uns nicht mehr die Mühe machen, sie ihm weg zu schnappen. Es dunkelt, als wir uns zum Wagen aufmachen, fröhlich, satt, beschwipst. Mit Schleichwegen kennt der Koloss von Zawerda sich ebenso gut aus wie mit Speis und Trank. Und ganz heimlich und kichernd, mit fünfzig Stundenkilometern, machen wir uns mit Makis auf den Heimweg.





Billet de Crète

## Un projet désastreux pour la Crète

**Iraklis Galanakis**

La Crète, c'est bien connu, est une île de montagnes et de plaines. Dans une de ces plaines, on produit l'une des meilleures huiles d'olive du monde et d'autres produits alimentaires de haute qualité. Il est projeté de sacrifier cette région agricole de Crète, vieux de 5.000 ans, pour la construction d'un aéroport international. Une partie du financement de ce projet serait demandé à la Banque Européenne d'Investissement, qui a son siège au Luxembourg.

En Crète, il existe déjà trois aéroports: à La Canée, à Héraklion et à Sitia. Selon des experts et des professionnels du tourisme, ce projet est une absurdité qui nuirait même aux intérêts du tourisme. L'association „Protouvoulia Politon: Initiative des Citoyens pour la sauvegarde, la promotion et le développement durable de la région de Pediada“ a adressé, le 20 octobre dernier, un document de 17 pages à la direction de la BEI, détaillant les raisons pour lesquelles il ne faudrait pas financer ce projet aussi inutile qu'absurde.

Le projet est inutile, parce qu'à Héraklion, à côté de l'aéroport principal de l'île „Nikos Kazantzakis“ et à quelques kilomètres du port marchand, des terrains adaptés seraient disponibles pour agrandir l'infrastructure existante. Absurde, parce qu'au lieu d'opter pour cette solution logique, l'on propose de construire un nouvel aéroport dans un semi-bassin, nécessitant des travaux très coûteux, détruisant une région fertile et productive et privant de nombreux habitants de leurs moyens d'existence.

### Que disent les professionnels?

Selon l'Association des Entreprises Grecques du Tourisme (SETE), le nouvel aéroport entraînerait pour les visiteurs potentiels une augmentation du prix des billets. Entre autres raisons, il est constant que pour approvisionner les avions en kérosène, cent camions devraient faire l'aller-retour de 40 kilomètres depuis un dépôt situé à l'ouest de la ville d'Héraklion, entraînant un coût supplémentaire non négligeable. L'augmentation du coût du voyage aurait comme conséquence une diminution du nombre de touristes, surtout en ce moment de crise et en présence de la concurrence. Selon son président, M. Andreadis, „le projet de construction d'un aéroport à Kastelli est une mauvaise affaire. Il ajoutera 25 à 30 euros au prix d'un billet d'avion...

La Grèce n'a pas besoin d'œuvres pharaoniques et d'investissements de fonds qui seront difficiles à rembourser. Avec certains aménagements, l'aéroport 'Nikos Kazantzakis' pourrait largement couvrir les besoins.“

Selon le directeur général de la SETE, Georges Drakopoulos, „il ne faut pas répéter la mauvaise expérience faite à l'aéroport d'Athènes. Un touriste paie 36 euros pour venir à Athènes contre 18 euros pour aller à Barcelone.“ Moderniser l'aéroport existant d'Héraklion serait suffisant et de loin moins coûteux.

Eutychios Vassilakis, vice-président de la compagnie aérienne „Aegean“, avait lui aussi pris position, il y a quelques années, contre la construction de l'aéroport de Kastelli, pour le motif qu'il augmenterait le temps d'atterrissage via la mer du sud ainsi que le coût du transport et du billet. Une réaction qui n'a pas plu du tout aux grandes

firmes de construction chargées de travaux publics importants.

Giorgos Mavrantoukakis, ex-directeur général adjoint d'„Olympic Airways“ et cofondateur de „Minoan Air“ et de la compagnie aérienne „Sky Express“, juge que le trajet d'Athènes à Kastelli, petite ville de Pediada, s'allongerait de 20 minutes, offrirait un atterrissage difficile, nécessiterait plus de carburant et présenterait le risque de devoir déverser du kérosène sur le terrain du département en cas de problèmes techniques. Il considère donc que ce projet est absurde et inspiré par des ignares.

### Que dit Protouvoulia?

Selon l'initiative des citoyens et les associations culturelles, la construction d'un nouvel aéroport dans la région de Kastelli serait contraire à toute logique. Avec les régions



voisines, les montagnes et la mer à quelques kilomètres de part et d'autre, la Pediada offre tous les avantages et le potentiel pour un autre développement, durable et dynamique, susceptible non seulement de maintenir les habitants chez eux mais d'en attirer d'autres. Depuis des millénaires cette région a fourni les grandes villes en produits agricoles. Elle est célèbre non seulement pour son huile d'olive mais aussi pour ses herbes et plantes aromatiques et médicinales, son miel, ses élevages, son agriculture et sa gastronomie. Riche en histoire, elle compte des sites archéologiques. Et enfin, elle offre des circuits de randonnée et de belles plages au nord et surtout au sud.

## Une catastrophe écologique

Dans ce semi-bassin, cent différentes sortes de polluants seraient retenues, rendant l'air hautement toxique. Mélangés à la pluie, ces polluants porteraient une atteinte grave et irréversible, non seulement à la qualité des produits alimentaires locaux, mais aussi aux eaux souterraines qui approvisionnent de nombreuses communes ainsi que la ville

d'Héraklion. 10.000 ares de terrain fertile devraient céder la place à l'asphalte et au béton. 200.000 arbres, oliviers et autres fruitiers, devraient être abattus. 100.000 ares de terres et de terrains à construire perdraient leur valeur. Bref: le projet de construction priverait la région et ses habitants d'air propre et d'eau pure, détruisant aussi la qualité et diminuant la quantité de ses produits. La perte des emplois, agricoles et autres (non compensée par les emplois liés au nouvel aéroport), ainsi que la pollution due au bruit feraient fuir les habitants.

## Quelle alternative?

„Protovoulia Politon“ rappelle que les études préalables à la construction d'un aéroport, nécessaires selon les conventions internationales et les engagements internationaux du pays, n'ont pas été réalisées. L'association insiste sur le fait qu'au lieu de détruire une région fertile à haute rentabilité il vaudrait mieux sortir des tiroirs l'étude qui avait déjà été faite dans les années 2000 par l'Ecole Polytechnique d'Athènes pour l'aménagement et l'exten-

sion de l'aéroport „Nikos Kazantzakis“ d'Héraklion. L'aéroport pourrait même être étendu vers la mer, comme cela a été le cas pour celui de Nice et d'autres villes côtières de notre continent et du monde.

Un autre développement durable est possible qui séduirait des milliers de touristes qui ne cherchent pas seulement le soleil et la mer, mais aussi à connaître les habitants, leur culture, leurs produits, leur gastronomie, devenant en même temps visiteurs, clients et promoteurs de la région.

## Appel à la solidarité

La mobilisation contre le projet a été modeste, car personne ne croyait possible la construction d'un aéroport à cet endroit. L'appel aux investisseurs et le concours avaient été reportés à plusieurs reprises. Finalement, au mois d'octobre 2016, le concours a été lancé. Une seule entreprise grecque, ΓΕΚ-ΤΕΡΝΑ, en partenariat avec la société indienne „GMR Infrastructure“, y a participé et a gagné - en méconnaissance des règles communautaires sur la concurrence.

Après cet événement, „Protovoulia Politon“ a adressé la lettre motivée citée ci-dessus à la BEI, pour lui demander de maintenir son refus de financer cette construction désastreuse pour la population, pour l'environnement, pour l'économie et pour le développement de la région et de la Crète entière. L'association a présenté d'autres propositions réalistes et, de très loin, moins coûteuses.

„Protovoulia Politon“ est malheureusement la seule organisation qui, malgré ses très faibles moyens, essaie d'informer et de mobiliser la population contre le projet. Contre elle sont rangés la Mairie, la Région et le Ministère des Transports, tous les trois issus du PASOK, dont le député est d'ailleurs à l'origine de cette idée désastreuse. L'association essaie de prendre contact avec le premier ministre Alexis Tsipras, pour l'informer du projet et pour lui demander d'arrêter une telle absurdité.

On peut consulter le blog de l'association via le lien suivant: ([http://aerodromiostokastelli.blogspot.gr/p/blog-page\\_11.html](http://aerodromiostokastelli.blogspot.gr/p/blog-page_11.html)). On y trouve des appels au soutien en anglais et en allemand. La solidarité internationale aiderait l'association dans sa lutte pour le bien de son pays.

L'enjeu est grand pour la Grèce: En effet, comment sortir le pays de l'esclavage de la dette si, au lieu de lui laisser bénéficier de ses avantages et de promouvoir des développements créateurs de richesses, contrôlés par les Grecs, on privilégie constamment sa dépendance et l'aggravation de l'endettement, afin de profiter aux entreprises de grands travaux, aux agents de Real Estate et aux politiciens clientélistes - ceux-mêmes qui ont conduit la Grèce dans l'état où elle se trouve?



La belle plaine fertile qui serait détruite par la construction de l'aéroport



## Libanon Reisebericht (3)

## Beirut, Stadt der Düfte

Linda Graf

Abgesehen von der wunderbaren Aussicht aufs Mittelmeer, auf die Skyline der Hauptstadt und das Libanon-Gebirge im Hintergrund, umgibt einen an der berühmten Corniche von Beirut eine Atmosphäre von Luxus und Wohlstand. Die Hotels sind luxuriös, die Straßencafés ebenso, die Libanesen sind chic und teuer gekleidet. Das Flair von Chic findet sich in vielen Vierteln Beiruts. Beirut wird nachgesagt, an Luxuswahn zu leiden.

Wir fahren an Einkaufsmalls vorbei, am zentral gelegenen Friedhof, an unzählbaren Moscheen und Kirchen, an Banken, an Starbucks. Im Supermarkt erklärt Claude, dass hier nur die Wohlhabenden einkaufen, dass die Mittelschicht bei den horrenden Preisen in kleinen, sich im jeweiligen Wohnviertel befindenden Läden einkauft. Beim gleichen Produktangebot wie in jedem x-beliebigen Supermarkt sind hiesige Preise die höchsten, die mir je in einem Supermarkt unter Augen gekommen sind. Eine schlichte Packung Kekse kostet an die 5 Euro, ein Glas Honig 55, eine Flasche Moët 160 Euro. Mein Reisebegleiter ist verärgert, über die Preise, über das mangelnde Engagement und Einfühlungsvermögen der Regierung gegenüber den libanesischen Bürgern. In der Abenddämmerung machen wir eine Tour durch das belebte beliebte Viertel Mar Mechael mit seinen Kunstgalerien, feinen Boutiquen, Kleinläden, Cafés und Restaurants. Von der Einrichtung und dem Flair her erinnern viele Cafés an Paris, auch englische Pubs gibt es zu Genüge. Die Beiruter machen selbst kleine Strecken mit dem Wagen, ein freier Parkplatz findet sich rar. Man übergibt die Autoschlüssel gegen bare Münze an die in Cafés und Restaurants zuständigen "Parking Valets", die dem Besucher den Wagen bei seiner Rückkehr unverzüglich zurückerstatten, der Dame die Wagentür öffnen und überhaupt eine Politesse an den Tag legen, wie sie wohl in den Zeiten der Kolonialisierung unter Kolonialherrschern und Untertanen üblich war. Auch ist es für eine libanesische Familie üblich, sagt Claude, Hausangestellte zu haben. Die Atmosphäre in Mar Mechael ist faszinierend: orientalisch, durchsetzt mit französischem Chic. Viele Fenster, Türen und Tore haben Rundbögen, verschnörkeltes Gitterwerk, zwischen den Bauten führen abgetretene Steintreppen ins Labyrinth der Gassen und Behausungen. Ich gehe in Staunen: die Zeichnungen aus meiner Bu-

chausgabe von Tausend Und Eine Nacht, an denen ich mich als Kind nicht sattsehen konnte, hier sind sie zum Leben erweckt. Die Architektur mit ihren zugespitzten Fenster- und Türbögen ist zauberhaft, buntes Laternenlicht schimmert in den Wohnungen und Cafés, in den Kleinläden Säcke mit Datteln, Nüssen, Feigen, Gewürzen. Man geht durch die Gassen, an Häusern, Läden und Restaurants vorbei: Beirut duftet! Es duftet nach geröstetem Sesam, nach Gewürzen und Kaffee, nach dem mit Pfefferminze und Zitrone vermengten Tabak der Wasserpfeifen. Wir gehen in ein Caférestaurant. Es befindet sich in einem Wohngebäude, in dem Außen- und Innenhof, Studentenzimmer, Restaurant, Empfangshalle und Dachterrasse mit Treppen untereinander verschachtelt sind. Die Inneneinrichtungen in Cafés, Restaurants und Hotels sind von erlesenem Geschmack, die meisten Restaurants in Beirut sind mit Sesseln ausgestattet, mit Kissen, Brettspielen und der Shisha, der Wasserpfeife. Es sitzt sich in Kissen, Düften und Gemütlichkeit, in einer orientalischen Atmosphäre mit kolonialstilistischem Touch. Man sitzt in blauen, grünen, gelben, roten Pastellfarben, wie am Meer, wie in einem Wüstenzelt. Man unterhält sich in libanesischer, und aufgrund der vielen Auslandsstudenten und Touristen in französischer und in englischer Sprache. Über allem schwebt der wohl duftende Rauch aus den Shishas. Der Tabak in den Wasserpfeifen wird von glühender Kohle erhitzt und hat ein Fruchtaroma, meist Pfefferminz und Zitrone. Bei der erfrischenden Wirkung der Minze in den Atemwegen und dem Wohlgeschmack vergisst man gerne, dass man Tabak raucht. Die Shishas sind aus Glas, Silber oder Messing, in Beirut ist man auf ?sthetik bedacht. Die libanesische Küche? Zum Schwärmen. Wegen der Kräuter- und Gewürzbeigaben und des niedrigen Fettgehalts sind die Speisen äußerst schmackhaft und gesund. Nebst Fisch, Fleisch, Huhn und Gemüse sind Nüsse, Hülsenfrüchte wie Bulgur und Kichererbsen fester Bestandteil der libanesischen Gerichte. Allein an der Zubereitung des Humus erkennt er die Qualität eines Restaurants, sagt mein Reisebegleiter. Mit Olivenöl und Zitrone beträufelt wird die Kichererbsencreme mit knusprigem Fladenbrot verzehrt. Das Taboulé ist eine vorzüglich mündende Vitaminbombe: Blattselleriesalat mit

Tomate, Zitrone, Knoblauch, Olivenöl, in kleingehackter Mischung. Auch die Batata Harra, das libanesische Kartoffelgericht, ist eine Delikatesse: geröstet und scharf - mit Harissa, Zitronenzest und Koriander zubereitet. Fleischspeisen sind mit Nüssen angereichert, die Saucen mit Joghurt. Wir sind wieder draußen, im Innenhof mit all den Treppen, die ins mysteriöse Schachtelgebäude oder ins Labyrinth der Wohngassen führen. Die Restaurants und Läden haben oft einen Wohnzimmercharakter. Als ich die Treppe an der mit schweren Gardinen und altertümlichen Sofas möblierten Empfangshalle hochsteige, kommt es mir daher vor, als befände ich mich in einer Privatwohnung. Die vielen Stiegen führen zur Dachterrasse. In der Bar wird Jazzmusik gespielt. Von hier aus sehen wir das mondbeschienene Meer, die Lichttupfer der Villen und Wohnhäuser im Libanongebirge. Und dort unten die festlich beleuchtete Corniche mit ihrem nächtlichen, in Beirut niemals versiegenden Verkehrsstrom.



Im Mar Mechael Viertel

Hausemers Kulturreisen (93. Etappe): Kirgistan

## Eine Stadt namens Kochlöffel

**Georges Hausemer**

Bischkek, Kirgistans Hauptstadt, ist ein blinder Fleck zwischen Moskau und Teheran, Tiflis und Shanghai. Ihren Charme muss man lange suchen, zumal nach einer aufregenden Fahrt durch den Rest des zentralasiatischen Landes.

Um 2:30 Uhr klingelt der Wecker in Taschkent. Der Flug aus der usbekischen Hauptstadt ins kirgisische Bischkek ist für 6:15 Uhr angesetzt. Dauer: eine knappe Stunde. Wegen der vielen umständlichen Kontrollen erreichen wir gerade noch rechtzeitig das Abfluggate.

Auch die Abfertigung in Bischkek braucht ihre Zeit. Einmal mehr bestätigt sich: Je unbedeutender ein Land, desto schikanöser die Ein- und Ausreiseformalitäten.

Auf dem kleinen Parkplatz vor dem unwesentlich größeren Manas International Airport wartet ein Minibus auf uns. Fahrer Michail und Alik, der Guide, wirken übernächtigt. Noch bevor sie uns mit Handschlag begrüßen, also bereits aus einiger Entfernung, gibt ihr kehliger Husten, abwechselnd oder im Duett, sie als leidenschaftliche Raucher zu erkennen.

Hinter einem lichten Gestrüpp am Rand des Parkplatzes versucht eine junge Kirgisin tapfer, im Stehen zu pinkeln. Zudem soll nicht unerwähnt bleiben, dass keine kirgisische Airline auf Flughäfen in der EU landen darf.

Bevor wir losknattern, kommen wir mitten auf der teils löchrigen, teils von Unkrautbüscheln besprenkelten Asphaltfläche in den Genuss eines typisch kirgisischen Frühstücks. Es nennt sich Borsok und besteht aus frittierten Brotstückchen, die in Honig getunkt werden. Das Fett, mit dem die kleinen Teigbrocken in Berührung kamen, muss schon etwas älter gewesen sein.

Wir biegen auf eine zweispurige Straße ein, die in den Osten des Landes führt, quer durch postsowjetische Tristesse. Einige von uns müssen aufstoßen, weil sie sich mit zu viel klebrigem Borsok vollgestopft haben. Nach nicht einmal einer Stunde Fahrt hält Michail mitten in der Landschaft neben einem Jeep an, der halb auf der Straße, halb auf dem leicht abschüssigen Sommerweg geparkt ist. Alik, die Kippe im Mundwinkel, steigt aus und übernimmt von der Fahrerin des Jeeps, die eine khakifarbene Mao-mütze auf ihrem asiatisch runden Kopf sitzen hat, einen Pappkarton, den er neben dem ebenfalls genüsslich rauchenden Fahrer zu Boden setzt.

„Eure Lunchpakete!“, ruft Alik in den Kleinbus, bevor er schwarze Styroporschalen an die Insassen verteilt. Einstweilen wagt keiner von uns, den Deckel aufzumachen und in seine Essbox zu schauen.

### Die lebenden Gespenster der Vergangenheit

In den vier folgenden Tagen fahren wir immer weiter nach Osten, Richtung China, umrunden, Reifenpanne inklusive, den wahrhaft eindrucksvollen Issyk Kul-See und gelangen an dessen Südufer zurück nach Bischkek. Unterwegs essen wir Räucherfisch, mit Sesamkörnern verfeinertes Kochgemüse und Lammragout mit scharfer, „Uiguren-Konfitüre“ genannter Chilisauce. Einmal würgen wir sogar vergorene, leicht alkoholische Stutenmilch hinunter. An anderen Tagen fotografieren wir verfallene Friedhöfe und schippern auf unschön knirschenden Ausflugsbooten durch den Regen. Abends, an den Hotelbars, betrinken wir uns mit kirgischem Cognac, weil es sonst nichts zu tun gibt. Tagsüber erschrecken wir vor überlebensgroßen Lenin-, Marx- und Engels-Denkmalern. Beim Besuch einer uigurischen Familie erzählt uns die Gastgeberin, dass es in ihrem Land, trotz gesetzlichen Verbots, nach wie vor Brauch sei, junge Frauen zu entführen und zur Ehe mit Männern zu zwingen, von de-

nen sie überhaupt nichts wissen wollen.

Wieder in Bischkek. Am Rande eines Parks unweit des an gruselige Monumentalarchitektur aus der Sowjetära erinnernden Alatoo-Platzes werden wir zu einem Stadtrundgang ausgesetzt. Die kirgisische Metropole soll eine der grünen Städte ganz Zentralasiens, wenn nicht gar weltweit sein. Ihren Namen verdankt sie einem Mann, der hier, direkt an der Seidenstraße, einst eine Karawanserei eröffnete und fortan Reisende beköstigte. Sein wichtigstes Küchenutensil war der „Bischkek“, der Löffel, mit dem seit Jahrhunderten in der „Kymyz“ genannten Stutenmilch, dem Grundnahrungsmittel der Einheimischen, gerührt wird.

Was wir noch lernen: Kirgistan hat kein Öl, kein Gas, kein Hightech und auch sonst nichts, womit man sich hervortun könnte. Nur sieben Prozent der Fläche sind bebaubar. Die Seen und unter ewigem Eis erstarrten Berge ziehen nur wenige Touristen an. Überdies ist die staatliche Fremdenverkehrsbehörde sowas von verlogen! In ihrem Bishkek City Guide behauptet sie: „People have many ideas about Kyrgyzstan before coming here.“ Pustekuchen, das Gegenteil ist der Fall. Richtig lagen eher diejenigen, die dem Land nach seiner Unabhängigkeit 1991 eine Zukunft prophezeiten, die so sicher sei wie das Leben nach dem Tod. Das gilt immer noch. Und auch die Gespenster der Vergangenheit existieren weiter.



In Bischkek, der unbekannten Hauptstadt Kirgistans: vergebliches Warten auf Kundschaft (Foto: Georges Hausemer)



By Gado:

